

I.—PARTIE THEORIQUE.

PRINCIPES DE LITTÉRATURE.

(Suite.)

II.—PARTIE.

INVENTION. (Suite.)

Après avoir indiqué les conditions générales et particulières de l'invention, nous avons brièvement énuméré et développé les sources où l'esprit puise les idées et les sentiments.

Nous avons parlé de l'étymologie, du sens propre et figuré des mots, des maximes, proverbes, exemples, textes, citations, traits historiques et paroles mémorables, des objets considérés en eux-mêmes au moyen de la définition, de la division, de l'énumération des parties, des objets considérés dans leurs relations à l'aide de la comparaison, du contraste, de la cause et de l'effet, du genre et de l'espèce.

Il nous reste à parler d'une autre veine bien riche et bien féconde : cette cinquième source vaut à elle seule un répertoire.

V.—Les circonstances.

2. Les circonstances comprennent tout ce qui caractérise et délimite un événement, un fait, une action.—On les a groupés dans ce vers technique latin :

Quis, quid, ubi, qua vi, quoties, cur, quomodo, quando?

c.-à-d. Auteur, fait, lieu, moyens, fois, motif, manière, temps.

Les circonstances **antécédentes** (ou *antécédents* d'un fait) précèdent le fait à écrire, à raconter, à étudier et comprennent les paroles, les habitudes, le caractère, les démarches, les relations, les actes antérieurs de la personne mise en cause.

Ex.—Avant de faire le récit de la **Mort de Marie Stuart**, ou de **Jeanne d'Arc**, je dois m'informer des *antécédents* de ces événements tragiques.

S'il s'agit de décrire un fait, il me sera utile d'en faire connaître les circonstances antérieures pour amener le lecteur à prendre intérêt au récit lui-même.

Ex.—Ai-je à décrire un **nauffrage**, un **incendie**, une **bataille**, j'aurai soin de faire un choix des *antécédents* relatifs à chacun de ces événements.

Les circonstances **concomitantes** font corps avec le fait lui-même. Pour le caractériser et le mettre en un relief intéressant, il sera nécessaire de consulter le vers latin ou la traduction que nous avons consignée plus haut.

Ex.—Dois-je écrire un article de journal sur ce fait : **L'exécution d'un condamné à mort**.—Pour féconder ce thème lugubre, j'interroge les *circonstances concomitantes* et immédiates.

1. *Qui* est ce condamné... âge, condition... ?
2. Quel *fait*, quelle est la nature d'une exécution publique ?
3. En quel *lieu* se passe l'exécution ?
4. De quels *moyens* se sert-on pour l'exécution ? Pendaïson, guillotine, fusil ?...
5. Combien de *fois* a-t-il subi des sentences judiciaires avant la dernière ?
6. Quels sont les *motifs* du rejet de son pourvoi en grâce et de l'exécution ?
7. De quelle *manière* se fait l'exécution ?
8. A quelle *heure* a-t-elle lieu et combien de *temps* dure-t-elle ?

Les circonstances **subséquentes** (ou *conséquents* d'un fait) désignent les effets ou les résultats d'un événement.

Ex.—Après le récit d'un **nauffrage**, d'un **incendie**, d'un **meurtre**, je puis conclure en insistant sur les suites qui en découlent naturellement.

* * *

Ainsi donc, les circonstances ou particularités accidentelles qui déterminent un fait par ce qui le précède, l'accompagne ou le suit, offrent un excellent moyen de féconder, d'amplifier, d'animer un sujet quelconque. Les *descriptions* et les *narrations* sont-elles autre chose qu'une suite de circonstances choisies et groupées avec art ? Chacun s'évertue à les disposer à sa façon, en vue de l'impression et du résultat final.

Le *discours* en chaire, au barreau, à la tribune, à l'académie, l'*histoire* et le *roman*, l'*article* de la revue ou du journal, etc., etc., se fondent et se bâtissent à l'aide des matériaux que fournit cette source merveilleuse. Tout l'art de l'écrivain, de l'orateur, du publiciste doit converger vers la mise en œuvre d'un plan tout personnel et bien conçu.

Bien plus, le poète lui-même, qu'il travaille à édifier une épopée ou une tragédie, une comédie ou un drame, une ode ou une fable, une satire ou un sonnet, aura tout à gagner dans la fréquentation de ce réservoir abondant d'inspiration et d'invention littéraires.

Ex.—Prenons la fable de La Fontaine intitulée : *Le Renard et le Corbeau*. Le fabuliste, ayant à faire agir deux animaux, pour amener la morale à l'adresse des dupes qui se laissent tromper par les flatteurs, semble avoir puisé à la source de circonstances.

1. *Quels* sont les personnages ? — *Quis* ? — Le Renard, rusé ; le Corbeau, vaniteux.
2. Quel est l'*objet* du récit ? — *Quid* ? — Le fromage, occasion de la leçon.
3. *Où* se trouve la scène ? — *Ubi* ? — Le Corbeau, sur un arbre ; le Renard, au pied.
4. Par *quel moyen* avoir le fromage ? — *Qua vi* ? — Par la flatterie.
5. Combien de fois ? — *Quoties* ? — Circonstance négligeable ici.
6. *Pourquoi* la fable ? — *Cur* ? — Pour donner une leçon morale.
7. *Comment* le Renard réussit-il ? — *Quomodo* ? — A la façon des gens rusés.
8. A quel *jour*, à quel *date* ? — *Quando* ? — Circonstance indéterminée.

La Fontaine, dira-t-on, n'a pas songé à toutes ces finesses du métier ; il a pris la plume, après avoir réfléchi à ce petit drame, puis il a écrit d'inspiration et de génie. C'est peu probable : il est prouvé que le fabuliste a repris jusqu'à douze fois telle ou telle de ses compositions qui nous paraissent ne lui avoir coûté aucun effort laborieux.

L'analyse de la fable *la Laitière et le Pot au lait* montrerait jusqu'à l'évidence l'usage du même procédé.

* * *

Il n'est pas requis, d'ailleurs, de faire entrer *toutes* les circonstances dans toute composition littéraire. V. Hugo, dans la pièce intitulée *Saison des Semailles* répond seulement aux questions suivantes : *Quel est le moment ; quel, le semeur ; quels, sa démarche et son geste ?*—C'est le soir humide et crépusculaire ; le semeur est un veillard ; dans les sillons, il va et vient, auguste et grave, jetant le grain sur la terre voilée d'ombre.

Dans les terres, de nuit baignées,
Je contemple, ému, les haillons
D'un vieillard qui jette à poignées
La moisson future aux sillons.

La haute silhouette noire
Domine les profonds labours.
On sent à quel point il doit croire
A la fuite utile des jours.

Il marche dans la plaine immense,
Va, vient, lance la graine au loin,

Rouvre la main et recommence.
 Et je médite, obscur témoin,
 Pendant que, déployant ses voiles,
 L'ombre où se mêle une rumeur,
 Semble élargir jusqu'aux étoiles
 Le geste auguste du semeur.

Donnons encore le sonnet d'un poète contemporain ; c'est une peinture délicate et originale de la douleur d'une mère dont l'espoir est trompé.

Quel temple pour son fils elle a rêvé neuf mois !
 Comme elle fêtera l'enfant dont Dieu dispose !
 Il lui faut un berceau tel que les fils de rois
 N'en ont point de pareils, si beaux qu'on les suppose.

Fi de l'osier flexible, ou bien du simple bois !
 L'artiste a dessiné la forme qu'elle impose :
 Elle y veut incruster la nacre au bois de rose :
 Il serait d'or massif, s'il était à son choix.

Rien ne semble trop cher, dentelle ni guipure,
 Pour encadrer de blanc cette tête si pure,
 Dans le lit qu'on apprête à son calme sommeil.

Il est venu, le fils dont elle est si fière !
 Il est fait le berceau — ce berceau sans réveil !
 Il est de chêne, hélas ! et ce n'est qu'une bière !

Le fait est ramassé dans ce dernier vers ; aucune réflexion ne l'accompagne. Mais à la joie de l'attente, à l'empressement des préparatifs, aux folies des dépenses, on mesure l'amertume mortelle de la déception. Les *antécédents* ainsi étendus suggèrent les *conséquents* sous-entendus.

(A suivre.)

II.—PARTIE PRATIQUE.

A.—CLASSE DE TROISIÈME OU DE POÉSIE.

N^o I.

LE LOUP ET LE CHIEN.

Un loup n'avait que les os et la peau,
Tant les chiens faisaient bonne garde ;
Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire loup l'eût fait volontiers :

ANALYSE LITTÉRALE.

1 v.—“ Un . . . peau ” Hyperbole ou exagération de langage pour indiquer qu'il est impossible d'être plus maigre.—*Prov.* : “ Vous n'avez tantôt plus que la peau sur les os ” [Rac. *Plaid.* 1 : 4].—Même signification : “ Les os lui percent la peau ; elle est entièrement étique et desséchée ” [Sév. *Lett.* 149.]—Dans un sens analogue : On lui compterait les os.

2 v.—“ Faire . . . garde ”, Exercer une exacte et minutieuse surveillance.—*Loc.*—Mettre sous bonne garde : Donner quelque chose à garder à qui peut en répondre.—Etre de bonne garde : Se conserver longtemps, par exemple des fruits. Dans le sens contraire : Ces fruits, ces vins sont de mauvaise, de difficile garde.

3 v.—“ Dogue ”, emprunté à l'anglais, désigne un chien trapu, à museau court, à fortes mâchoires, à lèvres pendantes, originaire d'Angleterre, où il sert pour la garde et pour la chasse au loup et au sanglier.—Etre d'une humeur de dogue : de très méchante humeur.—“ Puissant ”, dans le sens de gros et vigoureux, est du style familier.

4 v.—“ Poli ”, luisant : sa peau est lisse, unie, polie, parce que l'embonpoint en fait disparaître les aspérités et les plis.—“ Fourvoyé ” [foris, via : en dehors de la voie,] qui s'est mis en dehors de son chemin. Au fig. : mettre dans une fausse direction : Ce jeune homme, cette jeune fille se fourvoie.—“ Par mégarde ” faute de prendre garde ; ce mot est usité seulement dans cette loc. adv.

5 v.—“ L'attaquer . . . ” Inversion, tour elliptique donnant au récit plus de force.—“ Mettre en quartiers ”, expression qui fait une allusion évidente au supplice de l'écartèlement, après lequel les membres disloqués et disjointes étaient jetés en divers endroits : ici, sens figuré qui veut dire : tuer.

6 v.—“ Sire ”. Titre donné aux rois, aux empereurs [en leur adressant la parole] ; titre féodal de certains seigneurs : Le Sire de Beaujeu, de Joinville.—*P. ext.* : Un maître sire : un maître homme ; un pauvre sire : un pauvre

Mais il fallait livrer bataille ;
 Et le mâtin était de taille
 A se défendre hardiment.
 Le loup donc l'aborde humblement,
 Entre en propos, et lui fait compliment
 Sur son embonpoint, qu'il admire.
 " Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,

homme. *Ironiquement* : En parlant à un savetier. Or ça, sire Grégoire. [LA FONT. S. 2.]—La qualification de Sir en anglais, encore aujourd'hui, révèle sans nul doute la trace du sens premier du mot.

7 v.—" Livrer bataille " terme plus concret et plus noble que : se battre. —*Syn.* Dans un langage précis, *bataille* signifie un *combat* dans lequel deux armées ont engagé toutes leurs forces. Les armées ont d'ordinaire des *combats* avant d'en venir à une *bataille*. On dit : gagner, perdre une *bataille* ; ce qui ne se dit point avec *combat*.

8 v.—" Le mâtin " chien domestique de forte taille employé à la garde des maisons et du gros bétail.—Au *fig.* : personne désagréable : " Oh ! mâtime, nous vous y surprenons " ! dit Molière dans [*Sgan.* 6.]—*P. ext.* : " Mâtine de cervelle ! " [MOL. *EA.* v. 1.]—"Être de taille", être assez grand, assez fort pour..., et s'emploie au *prop.* et au *fig.*

9 v.—" Se défendre," au *prop.* : repousser la force par la force ;—au *fig.* : se justifier, repousser les accusations, les reproches, les critiques ;—ou, se garantir, se préserver ;—ou, repousser, refuser, se dispenser de : Il se défend fort de se mêler de l'affaire (*Boss. Lett.* VIII) ; ou, se cacher d'une chose, la nier : Quelques-uns se défendent de faire des vers [LA BRUY. IV.] ; ou s'empêcher de : Il ne peut se défendre d'aimer cette douce vertu. [*Fén. Tél.* xv.]

10 v.—" Hardiment, humblement ". La plupart des adv. de *manière* se composent d'un adj., auquel on ajoute la terminaison *ment*. Celle-ci est le mot latin *mentem* (esprit), qui, dans le bas-latin a pris le sens de *manière*. Ex. : Devota mente, lenta mente. Comme le mot *mentem* est féminin, tous nos adv. ainsi formés, dérivent de l'adj. fém. ; en effet : dévot, dévôte donne *dévoitement*, lent, lente : *lentement*, etc.

Si l'adj. est terminé par une voyelle, poli, *polie*, hardi, *hardie*, la règle était la même, car on trouve souvent, avant le XIX siècle : *poliement*, *vraiment*, comme notre mot actuel : *gaiement* ; aussi cette voyelle a été dans la suite remplacée par un accent circonflexe, qui est tombé (ingénuement), ou qui est resté (*assidûment*, *crûment*, *dûment*, et d'autres).

11 v.—" Entre en propos ", en conversation, en tête-à-tête. Il est à remarquer que La Fontaine emploie le subst. avec le verbe, alors que celui-ci seul suffirait : " Livrer bataille ; mettre en quartiers ; faire compliment ; entrer en propos ". Ce tour rend l'idée plus nette, plus saisissante, plus saillante,— " Faire compliment " à quelqu'un : le louer de . . . —*P. ironie* : Je vous en fais mon compliment, se dit à quelqu'un qui a fait une faute, commis une maladresse.

12 v.—" Embonpoint " s'écrivait jadis *en bon point*, c'est-à-dire en bon état de santé. On dit : Avoir, prendre de l'embonpoint : devenir plus gras.

D'être aussi gras que moi, lui repartit le chien.

Quittez les bois, vous ferez bien :

Vos pareils y sont misérables,

Cancres, hères, et pauvres diables,

Dont la condition est de mourir de faim.

Car, quoi ! rien d'assuré ; point de franche lippée ;

Tout à la pointe de l'épée.

Suivez moi, vous aurez un bien meilleur destin."

Le loup reprit : " Que me faudra-t-il faire ?

13 v.—" Il ne tient qu'à vous ". Impersonnel, qui se dit des obstacles, des considérations qui empêchent une chose de se faire : A quoi tient-il ?.. S'i exige une visite de ma part, qu'à cela ne tienne :—Le sens de *tenir* dans cette locution " il tient, il ne tient pas " est celui de *dépendre* : il ne dépend pas, il ne dépend que.—" Beau sire " compliment ironique.

14 v.—" Lui repartit " ; au *prop.* : partir de nouveau ; — *p. anal.* : répondre immédiatement (de vive voix). — Ex. (ici). Le subst. est ; repartie, prompte réponse.—Notez que ; *répartie* n'est pas français. Mais le verbe ; répartir (répartition) signifie : partager entre plusieurs en attribuant à chacun ce qui lui revient.

16 v.—" Vos pareils," ce terme indique la pitié avec une nuance de mépris : c'est l'idée que développent les vers suivants.

17 v.—" Cancres," au *prop.* : espèce d'écrevisse, crabe ; au *fig.*, il se dit d'un pauvre, d'un avare, d'un homme misérable, d'un mauvais écolier.—" Hères " (lat. *herus*, maître, d'où l'anglais : *heir*, héritier) se joint d'ordinaire au mot *pauvre* : c'est un pauvre hère : un pauvre maître, un pauvre homme.—" Pauvres diables," locution populaire, analogue à celles-ci : un bon diable, un méchant diable ; ici, elle signifie : gens bien à plaindre.

18 v.—" Condition," classe à laquelle appartient une personne dans la société par sa fortune, sa qualité, ses emplois, sa profession. D'où, condition sociale : l'inégalité de conditions. Ex. Un homme simple, obscur et d'une médiocre condition. (FÉN. *Tell.* VII.)

19 v.—" Car... lippée." Pour mieux peindre l'existence misérable du loup, le chien devient plus pressant dans son langage elliptique.—" Lippée " ; *lippe*, mot saxon qui désigne la grosse lèvre inférieure ; lippée, ce que l'on prend avec les lèvres ; *fig.* : un bon morceau. " Franche lippée " indique donc un bon morceau qui ne coûte rien, comme l'on dit : ville *franche*, *franc* de port : exempt de taxes.

20 v.—" Tout... épée ". Emporter une chose à la pointe de l'épée : l'obtenir par la voie des armes ; *fig.* : avec effort, de vive force, par la violence, à la façon des ravisseurs.

21 v.—" Destin ", *syn.* : destinée, sort. Ici ce mot est synonyme plutôt d'existence, genre de vie, puisque le chien veut amener le loup à se convertir à la domesticité.

23 v.—" Presque rien " quel mot heureux ! comment s'effrayer d'une besogne qui n'en est pas une ?—" Donner la chasse ", poursuivre, courir après, repousser. Ex. Il donne la chasse aux vices. (Boss. *Union.*)

—Presque rien, dit le chien : donner la chasse aux gens
 Portants bâtons, et mendiants ;
 Flatter ceux du logis, à son maître complaire :
 Moyennant quoi, votre salaire
 Sera force reliefs de toutes les façons,
 Os de poulets, os de pigeons ;
 Sans parler de mainte caresse."
 Le loup déjà se forge une félicité
 Qui le fait pleurer de tendresse.
 Chemin faisant, il vit le cou du chien pelé.

24 v.—" Portants " le part. prés. s'accordait avec les noms ; il devint invariable selon l'Académie, en 1680. Tous les gens portant des bâtons ne sont pas nécessairement des " mendiants ".

25 v.—" Flatter ", caresser par quelque attouchement, surtout de la main. Ex. Flatter un enfant ;—flatter un cheval pour le calmer ;—le chien flatte avec sa queue.—" Complaire ", c'est s'accorder au sentiment, au goût de quelqu'un, dans la vue de lui être agréable ; *plaire*, c'est effectivement être agréable

26 v.—" Moyennant quoi ", au moyen de, par le moyen de quoi ; c'est le part. prés. de *moyenner* pris pour *préposition*.

27 v.—" Relief ", ce que l'on enlève ce qu'on relève de dessus une table ; subst. verbal, formé de *relever* : on comprend ainsi comment le même mot peut signifier *saillie*, *bosse* et *restes* d'un repas.—" Force " s'emploie pour exprimer une grande quantité : force sots, force flatteurs.

28 v.—" Os de poulets, os de pigeons ".—*Prov.* : a] Jamais un bon chien il ne vient un bon os : les bonnes affaires n'arrivent pas à ceux qui en seraient dignes.—b] Voilà bien des chiens après un os : il y a bien des gens après une même affaire, un même profit.—c] Les os sont pour les absents : ceux qui viennent trop tard n'ont que les restes.—d] Il n'y a pas de viande sans os : il n'y a point d'avantage sans quelque déduction.

29 v.—" Sans parler de " indépendamment de.—*Prov.* : Quand les ânes parleront latin : pour indiquer un temps fort éloigné. —Il est aisé de parler, mais malaisé de faire.—De l'abondance du cœur la bouche parle : nous parlons surtout de ce qui nous touche le plus.

30 v.—" Se forge une félicité ", s'imagine, se figure : image très hardie pour peindre la force de son imagination.—" Se forger des chimères " s'imaginer des choses sans fondement.—" Se forger des monstres pour les combattre " se créer des difficultés soit par crainte et faiblesse d'esprit, soit par vanité et pour avoir l'air d'en triompher.

31 v.—" Pleurer de... " avec un nom : joie, douleur... ; avec un infin. : Alexandre pleura de n'avoir point d'Homère ; " pleurer sur " déplorer.—" Tendresse ", attendrissement.

32 v.—" Le cou... pelé ", dégarni de poils, sens du mot latin (*pilare*)—" chemin faisant " pendant le trajet ; au *fig.* : par la même occasion.

“Qu'est-ce là ? lui dit-il.—Rien.—Quoi ! rien ! — Peu de [chose.

—Mais encor ? — Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause.

—Attaché ! dit le loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez ? — Pas toujours ; mais qu'importe ?

—Il importe si bien, que de tous vos repas

Je ne veux en aucune sorte,

Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.”

Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encor.

No II.

LE LOUP ET LE CHIEN.

ANALYSE LITTÉRAIRE.

A ne voir que le titre de la fable, on est frappé du contraste des personnages annoncés, deux ennemis ; et l'on gagerait qu'il va se livrer une chaude bataille. Mais non. Pour une fois, La Fontaine, après Phèdre et même Esope, a vu ces deux ennemis

34 v.—“Mais encore ?” indique une certaine insistance pour obtenir un détail précis. Dites vos raisons.—Je ne veux pas.—Mais encore ?—“Dont” ne s'emploierait pas en prose, le verbe *attacher*, suivi du nom de l'instrument, réclamant la préposition *avec* ou *par*.

35 v.—“De ce.., cause,” vers charmant de simplicité, de vérité, de naturel et de réticence discrète !

36 v.—“Attaché.” Ce seul mot peint à merveille l'instinct de la liberté, l'horreur de l'esclavage.

37 v.—“Qu'importe ?” Importer, s'emploie dans plusieurs locutions négatives ou interrogatives, ou avec *peu*, pour exprimer l'indifférence que l'on a, le peu de cas que l'on fait.

38 v.—“Il importe,” cette répétition du mot et de l'idée sert à faire ressortir la désillusion soudaine de sire loup.—“Si bien” est ironique et ajoute une idée de renforcement au terme qui le précède.

39 v.—“En aucune sorte,” façon, manière.

40 v.—“Un trésor,” mot faible ; à quoi bon un trésor, et quel trésor ? Un loup aimerait mieux la puissance, et, en sa qualité de Sire, un trône.

41 v.—“Court encor” pour dire qu'il a continué de garder sa liberté et son indépendance dans les forêts.—Ce mot est resté dans la langue : Ex. Je pris la clef du cabinet et puis les lettres d'Etat, et je cours encore [SAINT-SIMON 18, 216], c'est-à-dire je ne reparus plus, la chose fut entièrement laissée de côté, on ne s'en occupa plus.

faire trêve à leurs instincts dans une rencontre pacifique. Ce n'est pas que l'un des deux au moins n'ait pensé à profiter de l'occasion ; mais, pour un motif que nous connaissons tout à l'instant, il lui a semblé qu'il valait mieux dans la circonstance ne pas montrer les dents. Écoutons la Fontaine :

Un loup n'avait que les os et la peau,

Impossible d'être plus maigre. On voit d'ici ce squelette qu'enveloppe une peau sèche et rugueuse, et qui semble n'avoir pour âme qu'une faim dévorante. Et ce sont les chiens qui sont la cause de cette maigreur extrême :

Tant les chiens faisaient bonne garde.

Que le hasard n'en conduise jamais un seul dans la forêt, car il est bien certain que celui-là paierait pour tous ! Mais le hasard a de ces surprises. Quand nous croyons déjà tenir l'objet de nos mesquines convoitises, souvent une circonstance imprévue le relance dans le domaine du rêve. Messire loup en fait l'expérience :

Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.

Admirez avec quel art le fabuliste pose ce nouveau personnage ! La majestueuse stature de ce *dogue* se fait transparente sous la forme des deux alexandrins qui le peignent. Le choix des termes est exquis ; un *dogue*, aussi *puissant* que *beau*, *gras*, *poli*. Mais quel motif l'amène dans les parages du loup ? Il n'en faut pas chercher : Le promeneur en s'aventurant un peu plus loin que d'habitude, s'est fourvoyé *par mégarde*.

Splendide occasion assurément, pour l'affamé compère, de faire sien cet embonpoint du bourgeois ! Et le regard plein d'envie qu'il lance sur le compagnon dit assez ses intentions :

L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire loup l'eût fait volontiers :

Pourquoi cette hésitation ? Le sire aurait-il donc adouci ses mœurs sauvages depuis la tragique aventure de l'agneau ? N'en croyez rien : il a mesuré les chances de la lutte, mais le succès lui a semblé très aléatoire :

Mais il fallait livrer bataille,
Et le matin était de taille
A se défendre hardiment.

Sans nous faire connaître les sentiments du chien, à qui il suffit, pour l'heure, de n'être pas molesté par le loup, La Fontaine forme le nœud de l'action dont l'issue ne sera pas aussi tragique que nous l'avions cru.

Le loup donc l'aborde humblement,
 Entre en propos, et lui fait compliment
 Sur son embonpoint qu'il admire.

C'est assurément le parti le plus sûr. D'ailleurs, il est en cela pareil à bien d'autres ; car, pour saisir toute la pensée du poète, il faut voir ici le type de tous ces envieux, qu'ils s'appellent peuples ou individus, toujours aux aguets pour s'enrichir du bien d'autrui, et, ne jugeant pas l'occasion favorable, cachent leurs desseins sous les dehors de la plus hypocrite urbanité. Quoi qu'il en soit, le chien de la fable, qui semble avoir perdu un peu de son flair naturel, agréée ce compliment du compère, et se met en frais d'éloquence pour engager le " pauvre diable " à se convertir en serviteur fidèle et grassement rétribué :

"Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
 D'être aussi gras que moi, lui répartit le chien.

Et voici le moyen :

Quittez les bois, vous ferez bien :

Il ne faudrait pas diminuer le mérite de ce conseil qui est sincère dans la bouche du chien ; mais il est bien permis de croire que le *mâtin* cherche son intérêt : le loup converti, un ennemi de moins à redouter. Aussi bien, voilà le brave conseiller développant, dans une magnifique période oratoire, les considérants les plus péremptoires :

Vos pareils y sont misérables,
 Cancres, hères, et pauvres diables,
 Dont la condition est de mourir de faim.
 Car, quoi ! rien d'assuré ; point de franche lippée ;
 Tout à la pointe de l'épée.

On avouera que le chien du fabuliste ne le cède pas, comme orateur, à son renard ; et il est plus honnête, quoique l'on puisse encore lui reprocher cette teinte de dédain qui perce sous les mots : *cancres, hères, et pauvres diables, dont la condition est de mourir de faim.*

Le loup reprit : "Que me faudra-t-il faire ?

Il est gagné ; l'avenir lui a paru trop enchanteur pour hésiter encore à suivre le compagnon. Il veut seulement savoir quel sera son emploi.

—Presque rien, dit le chien : donner la chasse aux gens
 Portants bâtons, et mendians ;

Remarquez que le chien ne mentionne pas les loups parmi les importuns auxquels il faut donner la chasse. Il a cependant dû

rencontrer souvent de ces inquiétants personnages, qui ne sont si maigres que parce que «les chiens font bonne garde.» Mais il ne voudrait pas réveiller les vieilles rancunes de race; et voilà pourquoi il daube de la plus belle façon «les gens portant bâtons et mendians.» Tout de même, le procédé est vil, contraire à la morale chrétienne. Les autres offices du chiea sont, sinon plus naturels, du moins plus propres à plaire :

Flatter ceux du logis, à son maître complaire :

Et de tout cela voici la récompense :

Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs de toutes les façons,
Os de poulets, os de pigeons ;
Sans parler de mainte caresse."

On s'explique facilement que le dogue puisse être aussi *puissant que beau, gras, poli* : et l'on ne s'explique pas moins aisément que

Le loup déjà se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.

Et voilà les deux compagnons en route, l'un fier d'avoir opéré une conversion, l'autre jubilant d'avoir désormais chaque jour « franche lippée. »

Chemin faisant, il vit le cou du chien pelé.

Incident en soi assez peu marquant, mais qui a son importance pour le loup, et celui-ci s'en inquiète :

« Qu'est-ce là ? lui dit-il. — Rien. — Quoi ! rien ! — Peu ce chosee.

— Mais encor ?

Le sire a soupçonné quelque chose. Il veut savoir. Et le chien, poussé à bout par des interrogations plus pressantes est bien obligé de déclarer la vérité :

— Le collier dont je suis attaché

De ce que vous voyez est peut-être la cause.

— Attaché ! dit le loup : vous ne courez donc pas

Où vous voulez ?—

Le mot fâcheux « *attaché* » dissipe soudain toutes les illusions et les beaux rêves volent en fumée. Le dogue sent que sa conquête lui échappe ; il la veut ressaisir : il est vrai qu'il ne court

Pas toujours ; mais qu'importe ?

— Il importe si bien, que de tout vos repas

Je ne veux en aucune sorte,

Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor, »

La décision du loup est cette fois irrévocable, et personne ne l'en fera revenir.

Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encor.

* * *

Il est permis de regretter que la morale de ce petit chef-d'œuvre soit de tendance à préconiser un usage abusif de la liberté.

Qu'un loup, sauvage rôdeur des forêts et maraudeur malfaisant autour des habitations de l'homme, proclame son amour de l'indépendance, des courses vagabondes, du grand air libre des champs, même au prix des privations et de la misère noire, je le conçois ; après tout, ce n'est qu'un loup, c'est-à-dire une bête. Mais que notre capricieux fabuliste laisse entendre à demi-mot et lire entre les lignes, qu'un fils ou une fille de famille ose déposer le poids de ses devoirs vulgaires et quotidiens, — devoirs que la raison, la conscience, le cœur, la foi, la religion revêtent à nos yeux d'une auréole de paix sereine, d'un azur de joie pure, de rayons de mérites présents qui présagent les splendeurs de la gloire future — pour courir à de prétendues conquêtes de liberté lointaine, à des ombrages qui cachent de funestes aventures, ou au grand air des plaisirs libres, je ne saurais ni le concevoir, ni l'accepter, encore moins le proclamer supérieur à la douce et fortifiante résignation d'une servitude qui honore et ennoblit, depuis l'heure où Jésus et sa Mère l'ont divinement sanctifiée.

Et pour tout résumer en un mot : s'il fallait choisir entre les deux conditions que personnifient le Loup et le Chien, le type de la liberté dangereuse ou coupable et le type de la servitude honorable et affectueuse, plutôt que de devenir l'un, je consens à rester semblable à l'autre !



CLASSE DE SECONDE ou DE BELLES-LETTRES.

N° 1.

Exercices raisonnés sur les genres de prose.

I. L'Histoire.

1. L'**histoire** est le récit véridique des faits, des événements relatifs aux peuples en particulier et à l'humanité en général.

2. Selon son *objet*; l'histoire est dite : **sainte** ou **sacrée**, ou l'ensemble des faits contenus dans l'Ancien et le Nouveau Testament ;—**profane** ou des peuples païens, si elle s'occupe principalement des événements politiques et sociaux ;—**ecclésiastique**, si elle expose l'origine et les progrès du catholicisme, des luttes qu'il a soutenues, des schismes qui l'ont déchiré, des hérésies qui ont tenté d'altérer sa doctrine, des saints qu'il a produits, etc.

Selon son *étendue*, l'histoire est **universelle**, si elle embrasse tous les événements importants, accomplis dans le monde depuis les premiers temps jusqu'à nos jours ;—**générale**, si elle comprend les faits importants qui intéressent une nation ;—**particulière**, si elle se restreint à une province, à une grande famille célèbre, à un grand événement qui se détache des autres. On l'appelle **Mono-graphie**, si elle traite un point spécial d'histoire, de médecine, d'archéologie... ;—**Vie** ou **Biographie**, si elle s'arrête à un seul homme ;—la vie d'un saint est une **Hagiographie**.

Selon sa *répartition* dans l'enseignement classique, l'histoire se subdivise comme il suit :—Histoire **ancienne**, embrassant l'histoire sainte, l'histoire des peuples d'Orient, l'histoire grecque, l'histoire romaine ;—histoire du **moyen âge**, depuis la mort de Théodore le Grand (395) ou la chute de l'empire romain (476) jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs (1453) ou la découverte de l'Amérique (1492.) ;—histoire **moderne**, de la fin du XV siècle à la grande Révolution 1789 ;—**contemporaine**, comprenant le XIX siècle.

3. Les **Annales** (lat. *annals*) sont le récit des événements année par année.—Les **Chroniques** désignent les anciens recueils, soit en latin, soit en langue vulgaire, écrits depuis les premiers siècles de notre ère jusqu'au XVI siècle.—Les **Mémoires** sont la relation des faits qui se sont passés durant la vie d'une personne et dont elle a été témoin ou auxquels elle a pris part.

Nous étudierons plus tard tout ce qui concerne le genre historique avec de plus amples détails.

—

Mémoires d'une cloche.

(1) Nous étions deux cloches seulement, mais deux amies, deux sœurs, baptisées le même jour. Depuis cent ans nous habitons le même clocher, mariant les jeunes couples, souriant aux nouveau-nés et pleurant les morts. Notre château aérien était blanc comme un cygne et dominait un frais vallon d'Alsace. La cigogne voyageuse s'y reposait en passant, et les hirondelles, amies de nos concerts, y suspendaient leurs doux nids. A sept lieues à la ronde, notre voix était connue, vénérée, chérie. Le peuple, à notre appel, accourait en foule, en habits de fête, et notre *Angelus*, flottant dans les airs comme une fumée d'harmonie, endormait tous les soirs le village qu'il réveillait chaque matin.

Un soir d'hiver, les ténèbres obscurcissaient les champs, et nous venions d'égrener sur le village les litanies d'airain. Soudain une grande rumeur s'élève ; des cris, des chants de combat, des cliquetis de fer : l'ennemi est aux frontières, hélas ! et l'on entend pleurer les mères en embrassant leurs fils, leurs fils soldats qui vont les quitter. Un roulement de tambour retentit sur la place publique ; des ombres s'alignent en silence, et les volontaires de 1792 saluent et s'éloignent en chantant. Toute la nuit, de pâles lumières errent de porte en porte ; des sanglots s'exhalent des chaumières, et une orfraie, au cri sinistre, vient se poser sur le clocher.

Avant le lever du jour, je sens des bras qui me soulèvent, des mains qui m'agitent et m'enlacent comme une chaîne vivante. On m'entortille de cordes, et je descends sur la terre. Qui donc ose toucher à la cloche de Dieu, me séparer de ma sœur et m'arracher

L'on trouvera facilement des sujets analogues à traiter sous forme de **mémoires** ; en voici quelques-uns :—Mémoires d'une **aiguille**, d'un **chapeau**, d'un **parapluie**, d'une **montre**, d'un **portrait**, d'un **livre**, d'un **arbre**, d'un **perroquet**, etc. L'important est de bien imaginer les circonstances et de les mettre en relief.

(1) " Nous étions... vit encore ! " Le premier paragraphe expose le sujet en déterminant l'*objet*, le *temps*, le *lieu*, d'une façon concise, claire, naturelle : il énumère les **circonstances antécédentes**.—Il en est de même du second et du troisième paragraphe, où les mêmes notions se rangent presque dans le même ordre, mais en piquant la curiosité et en augmentant vivement l'intérêt.

de mon trône aérien où je vis depuis cent ans ? Comme un criminel qui va mourir on me lie sur une lourde charrette et je quitte mon village. A chaque fenêtre il y a un visage attristé, et sur mon passage toutes les bouches murmurent : « Adieu, cloche qui sonnais l'*Angelus* ! adieu, sainte cloche, qui mariais nos filles et souriais aux nouveau-nés ; douce cloche, qui pleurais nos morts ! » Je quitte mon village pour aller lentement vers la ville où m'attend le martyr. Là, on me brise, et comme une maudite, on me jette dans la flamme. Sous le feu je me tords comme un damné ; je gémis, je brûle, je deviens un monceau de braise, et puis je me sens mourir. Je sens mon corps fondre goutte à goutte ; bientôt il ne reste plus de la cloche qu'un liquide et une âme qui vit encore !

* * *

(2) De cloche je deviens canon. On me met sur un chariot et je roule à la frontière au milieu des fanfares et des uniformes guerriers. Où êtes-vous, mon gai village, mon beau clocher, ma tendre sœur, ma vieille église, mon frais vallon ? O chère Alsace, où es-tu ?... Mais j'ai vu, moi aussi, mon pays de France et je fais mon devoir, tonnant sans tâche, semant l'épouvante, le deuil, la mort. L'on m'entend parler à Valmy, à Jemmapes, dans les défilés de l'Argonne. Sous le grand empereur, je pars à travers l'Europe, assistant à cent batailles, laissant après moi une longue traînée de victoires, faisant le tour du monde avec Napoléon ! Partout j'entre en vainqueur, je passe, roulant avec fracas, sous les arcs de triomphe ; on me jette des couronnes et les peuples vaincus s'inclinent. Les fleuves et les royaumes nous séparaient, ma sœur ! mais après chaque bataille je songeais à toi, et il me semblait entendre ta voix joyeuse et fière célébrer nos succès. La poudre est mon encens, un roc est mon clocher ; j'ai pour cantiques des cris de guerre et pour fêtes des batailles ; mais je suis vaincu un jour, vaincu après cent victoires.

On me traîne captif dans une ville étrangère, et je roule tristement vers ma prison, songeant à mes triomphes évanouis, à ma défaite, songeant à toi, ma cloche aimée, qui sonnes toujours heu-

(2) " De cloche... ma sœur !" Le récit des exploits et des victoires, suivi des plaintes de l'exil et de la captivité, est rendu plus touchant et plus poignant par l'expression de la sympathie du canon pour la cloche d'Alsace : le sentiment est l'âme même de l'amitié ; s'il préserve de l'orgueil au milieu des triomphes, seul il console dans les angoisses du malheur.

reuse et libre dans notre clocher. Ma prison est un musée, ma place est entre deux drapeaux troués de balles et comme moi captifs glorieux.

La nuit, quand le vent gémit, je pense à nos charmantes fêtes. T'en souviens-tu, ma sœur ? tandis que nous sonnions à toute volée, les jeunes filles, en robe blanche, défilaient lentement au milieu des croix et des bannières, et la brise nous apportait le parfum des roses qu'effeuillaient les enfants. Alors j'oublie la guerre, mes conquêtes, mes revers, j'oublie la gloire, j'oublie la captivité et mes pleurs ! Je ne songe qu'à toi ; je te vois toujours bondissante, joyeuse et libre dans notre Alsace, et je pense entendre ta voix, ta voix qui m'appelle et me dit : ma sœur !

* * *

(3) Je suis captif à Berlin, et mon empereur est mort sur un rocher, mort de tristesse au milieu des mers ! Depuis quarante ans je languis et me tais au fond de ma prison, entre mes deux drapeaux. Leurs couleurs sont flétries et leurs grands plis ont l'air de rides profondes, creusées par la défaite, la séparation, le deuil et l'exil. Quant à moi, la rouille m'envahit comme une lèpre, et de grandes taches jaunâtres me recouvrent et me rongent. Je me tais depuis le jour où je fus pris à Waterloo... Cependant un bruit sourd et lointain, formidable, a retenti jusqu'ici. C'est le bruit que je faisais à Wagram et à Marengo, à Austerlitz, à Iéna ! Je le reconnais bien ! C'est le canon de la France qui parle ; il gronde sous les murs de Sébastopol, il gronde à Magenta et à Solférino ; il gronde du golfe du Mexique aux rives du fleuve Jaune. Partout il est vainqueur ! Et je ne puis, solitaire et muet, marier ma voix patriotique à ce concert d'airain : je suis captif !

* * *

(4) Mais un soir, une clameur immense s'élève dans Berlin : c'est la guerre, la guerre contre la France ! L'Allemagne est debout, et tout ce qui est cuivre, bronze, acier, tout ce qui se charge, tonne, crépite, fait feu, lance la mitraille, vomit la mort, se trouve

(3) "Je suis captif... captif !" Changement de lieu, changement de *des-tinée*, changement de *language* : la mélancolie se mêle à l'espérance !

(4) "Mais un soir... français !" La narration se précipite alerte, impétueuse comme un torrent : c'est la délivrance à Coulmiers !... Hélas ! le canon redevient français, la cloche amie reste allemande : triste image de la réalité ! Que de liens brisés dans les âmes par l'annexion des conquêtes !

entassé dans de grands chariots et marche sur le Rhin. Je pars, et c'est contre ma patrie que je vais combattre, pareil à ces malheureux prisonniers qu'un vainqueur impitoyable force de marcher contre leurs frères. Je ne suis qu'un bloc inerte, qu'une masse d'airain ; on me charge, et je gronde ; mais ce n'est plus la même voix qu'à Jemmapes, à Marengo ! Je ne parle pas comme à Iéna et à Waterloo ; j'hésite, je bégaye, je m'arrête comme s'il ne pouvait sortir de ma bouche un boulet allemand.

De combat en combat, toujours vaincu au sein même de la plus constante des victoires, j'arrive, couvert de lauriers détestés, au bord de la Loire, à Coulmiers. Coulmiers ! Serait-ce ma délivrance ? La bataille s'engage : ciel ! quelle fureur ! Les troupes françaises se précipitent impétueuses, acharnées, autour de moi ; sur moi, canon disputé, enlevé, repris, c'est une mêlée horrible, c'est un affreux carnage. Après un demi-siècle de repos et de captivité, je reçois comme un nouveau baptême de sang, et il me semble que je redeviens français !....

Je suis pris, je suis libre ! Les braves Mobiles s'attellent au bronze, m'enlèvent, m'entraînent, m'emportent ! Je suis libre aujourd'hui !.... Mais ma patrie est mutilée, mon doux pays est asservi, et ma cloche aimée, ma compagne, ma sœur, est esclave dans son blanc clocher, où flotte un étendard prussien ! Le nouveau-né qu'elle salue est un petit Allemand et elle pleure des morts qui sont des étrangers. Je suis libre, et mon vallon d'Alsace, mon beau vallon.... n'est plus français !!!

(D'après le *Figaro* du 18 avril 1885.) (1)

(1) Cité par Gasquy : La narr. franç. No. 175.



Lendemain de la sortie du Pensionnat.

Hier, après une dernière visite à la chapelle, embaumée d'un perpétuel encens de piété, j'ai voulu parcourir, une fois encore, la cour et ses ombrages, le jardin fleuri, témoin de nos joyeux divertissements. J'avais un regret pour chaque sentier, chaque arbuste, chaque fleur. Puis, il a fallu dire adieu à mes compagnes, à mes bonnes Maîtresses, et, en franchissant le seuil de cette maison bénie, je n'ai pu retenir une larme accompagnant un sourire : une larme pour celles que je quittais, un sourire pour mes parents que j'allais revoir. Et la voiture m'a emportée rapidement à la gare, pendant que le couvent disparaissait à mes yeux : un clocheton s'est encore montré à travers les arbres et les habitations ; puis, plus rien !..

Quelques heures après, j'arrive à la maison paternelle, demeure aimée de mon enfance, à laquelle j'ai pensé si souvent, alors que, silencieuse et recueillie sur les bancs de la classe ou de la salle d'étude, mon esprit errait au loin.

Mes chers parents m'attendaient avec impatience ; depuis plusieurs jours, ils songeaient à mon retour et s'en faisaient une fête. Mais pour moi la fête était plus grande : je goûtais un torrent de joie et de bonheur de les revoir et de les embrasser. Comme leur accueil m'a touchée et attendrie !..

* * *

Aujourd'hui, au lendemain des émotions du départ et des effusions du retour, je renoue connaissance avec les témoins de mes premières années. L'on dirait que l'absence embellit tout sous le toit domestique. Me voici, au réveil, dans ma petite chambre. Oh ! ma chambre ! que de fois y suis-je revenue, surtout le soir, dans le dortoir du couvent, quand tout était autour de moi silence et demi-obscurité ! La voici, accessible aux rayons du soleil matinal qui filtrent à travers les volets clos et qui donnent aux objets une teinte indécise et mélancolique. Cette lumière

Cette **narration descriptive** est une modeste esquisse, purement suggestive et sans prétention aucune.

Pour l'ensemble, l'ordre chronologique ou la circonstance de *temps* a paru préférable et plus simple. Le style *direct* est toujours plus intéressant et plus animé : l'on aime à entendre une jeune personne rendre compte de ses pensées, de ses sentiments, de ses émotions.

tamisée lui communique l'aspect recueilli d'un oratoire, du mystérieux sanctuaire du cher pensionnat : Oui, mon Dieu, ici je tombe à vos genoux, ici je vais faire ma prière du matin !...

Ce lit, où je viens de me reposer, remplace la couchette d'autrefois : ma mère, je m'en souviens, craignant de troubler mon repos, marchait doucement, bien doucement, voilait d'une main la lumière et se penchait sur mon front pour y déposer le dernier baiser du jour.

Au-dessus, sur son socle bien fixé, se dresse la petite statue de la Vierge Marie, dont le regard si suave et si pur s'est abaissé sur mon sommeil d'enfant.

Là, à l'angle du mur, cette mignonne étagère, sur laquelle sont rangés tous mes bibelots, me rappelle l'époque où, perchée sur un tabouret ou une chaise, j'époussetais soigneusement tous ces petits riens. Des riens ! c'est vrai, et pourtant, si insignifiants qu'ils soient, tous me sont chers comme autant de souvenirs.

Voici ma bibliothèque, le premier cadeau sérieux que j'ai reçu, mon bureau avec mon buvard, mes premiers Jessins, mes livres de prix, mes livres de classe, mes cahiers de notes, tous les instruments de culture et les récompenses de mon labeur. Oh ! que je les aime, ces chers livres de littérature française ! Quels plaisirs me réservent-ils désormais dans leurs pages si pures !

Je reconnais bien le tic tac monotone et régulier de ma pendule dorée, la pièce de broderie commencée, le dessin à peine ébauché, le livre feuilleté qui garde encore sa marque fidèle.

Je vois, pendus au mur, des cadres religieux, les portraits de ceux que j'aime, une fine aquarelle, tracée par une main amie, souvenir doublement cher, car le paysage est un coin du bois que je visite souvent aux vacances d'été.

Sur une table en losange, recouverte d'un beau tapis rouge, dans un vase rustique, j'aperçois les fleurs à peine écloses que j'aime de préférence ; j'en respire le parfum avec une douce émotion, en songeant à ma mère, dont la main les a arrosées en songeant, elle aussi, à son enfant.

En vue de la clarté, de l'ordre et de l'opposition, les mots *hier, aujourd'hui*, précisent la circonstance de temps.

Les *objets* successivement décrits par comparaison et par souvenir délimitent le fond même du récit et suggèrent les réflexions qui en naissent naturellement.

Rien n'était plus aisé que d'élargir le cadre et la perspective de cette com-

Puis, j'ouvre mes volets tout grands : mes regards ne rencontrent que des objets connus et aimés...

* * *

Vite, je descends embrasser mon père, ma mère, mes frères, mes sœurs... Qu'il est savoureux, ce premier déjeuner en famille, où tous les visages rayonnent d'allégresse ! Je sens que l'on m'aime, ici comme au pensionnat, et je tâche de faire sentir à tous les cœurs que je les aime et les aimerai toujours !...

Au dehors, le ciel est d'azur, les collines d'en face sont riches de verdure, et l'eau de la rivière qui serpente dans le vallon murmure sur les galets, en se précipitant par bonds vers la cascade où elle tombe en nappe cristalline.

Les oiseaux chantonent sous les bosquets, et c'est toujours le même refrain du vent à travers les aiguilles des sapins et des mélèzes au vert tendre.

* * *

Chers objets inanimés ! quelle puissance exercez-vous sur l'esprit, quels sentiments évoquez-vous, si ce n'est la réminiscence du passé, le souvenir des parents, le souvenir de nous-mêmes ? Ne faites-vous point partie de notre mobile existence ? N'y a-t-il pas en chacun de vous quelque chose de notre pensée, quelque battement de notre cœur ? Ici un regret, une larme, une séparation ; là, une joie, une espérance, un sourire.

C'est nous-mêmes, c'est un père, une mère, que nous retrouvons en vous, qui nous devenez plus chers après une longue absence... Non, non ! je me trompe, c'est l'âme et Dieu qui se poursuivent et se rencontrent, sous le toit inoublié du pensionnat, au foyer inoubliable de la famille : les objets sont l'œuvre de sa divine main et notre âme, qui n'a point d'âge, est un reflet de sa vie et de sa splendeur éternelles !

position ; mais le sujet étant plutôt général et indéterminé, on a laissé le champ libre aux détails particuliers et tout personnels.

La **conclusion** "chers objets... éternelles" résume la pensée inspiratrice du morceau ; elle est d'un caractère moral et philosophique, pour rehausser le ton de vulgarité banale, dont l'on se défait si difficilement dans les sujets de ce genre.

Première et dernière Communion. (1)

Parmi les honnêtes gens, on appelle du nom de 93 ou de la *Terreur*, l'époque épouvantable et démoniaque où Collot d'Herbois régna à Lyon, Carrier à Nantes, Fouquier-Tinville à Paris. L'histoire de ces jours de sang donne le cauchemar. L'on se demande s'il est vrai qu'une moitié de la France ait pu tant souffrir et l'autre moitié se montrer si impitoyable. Le nombre des jours écoulés depuis nous voilent ces spectacles horribles qui firent frémir alors le monde entier. C'est ainsi que dans le vallon solitaire on cache, sous un monceau de feuilles mortes, le cadavre d'un assassiné. Les cris de douleur de la victime sont finis. Les oiseaux chantent, l'herbe pousse, et le passant, qui ne soupçonne rien, trouve le paysage admirable.

Pour moi, qui ai vécu sur un sol couvert de ruines, auprès du charnier rempli des ossements de pauvres paysans, dont les fils ont été mes camarades d'enfance ; pour moi qui ai vu quelques-uns des derniers bourreaux, leur agonie, leur mort, je garderai, jusqu'au dernier soupir de ma vie, une pitié profonde pour les saintes victimes, et l'horreur que Dieu permet que l'on ressente pour des échappés de l'enfer.

* * *

On était en 1822. J'avais alors douze ans. Le curé de notre village avait réuni dans son vieux presbytère quelques enfants des familles disparates qui composaient sa paroisse : fils de martyrs et fils de bourgeois propriétaires de biens nationaux, fils d'ouvriers vétérans des soldats de la Rochejaquelain et de Charette. Chacun de nous avait déjà son *Credo* politique, et malgré l'affection qui relie entre eux les enfants du même âge, on pouvait apercevoir,

(1) Ce récit d'un témoin oculaire, d'un enfant de chœur devenu prêtre, est d'une authenticité indiscutable. Nous croyons inutile de le commenter en détail : personne ne contestera l'intérêt du fond, l'art de tirer parti de toutes les circonstances, la vigueur de la mise en scène, l'émotion poignante qui se dégage des événements, le coloris et le ton du style.

Nous avons dû l'abrégé d'une page ou deux, afin de concentrer en un faisceau les rayons qui tendaient à se répandre aux alentours du fait et du sujet. Tel qu'il est présenté, nous pensons qu'il révèle un esprit distingué, une imagination ardente, sœur de celle d'un Chateaubriand ou d'un Nettement, une main ferme et un caractère vigoureusement trempé.

dès cette époque, le mur infranchissable qui devait séparer plus tard, dans la vie, les fils des bourreaux et ceux des martyrs.

Tous les premiers dimanches du mois, on allait processionnellement à la croix de *Pitié*, plantée à l'extrémité du village, sur la tombe commune où les prisonniers, pris par les bandes de Carrier, avaient été fusillés, après chaque battue faite dans les genêts de la paroisse. L'on voyait alors, prosternées en larmes, vêtues de deuil toujours, de nombreuses familles de paysans, qui baisaient avec amour cette terre trempée d'un sang si généreux et si pur. Au retour, on se disait des histoires lamentables de petits enfants tombés dans le trou, des bras de leur mère qu'on avait fusillée, et qui étaient tués à coups de pioche par le père Jolly, puis recouverts de terre, pendant que les soldats riaient et buvaient, assis sur le talus du fossé voisin... Le père Jolly, ce fossoyeur épouvantable, était vivant au milieu de nous. Plus tard, je raconterai sa mort ; aujourd'hui, c'est d'un autre que nous allons parler.

Souvent nous avons vu le père Jolly s'arrêter et causer longuement contre son habitude, à voix basse, avec un autre vieux de son âge, toujours assis sur un grand fauteuil, dont le dos à ressort lui faisait une sorte de lit ; il se tenait près de sa porte, au coin de sa mesure où il trouvait de l'ombre en été.

Ce fantôme, coiffé d'un serre-tête de femme, une couverture de cheval sur les jambes, avait deux yeux qui regardaient dans le vide avec une obstination que rien ne dérangeait. Sa peau flasque et ridée semblait moitié trop large pour sa mince et maigre carcasse, et ses grandes oreilles velues paraissaient prêtes à tomber de sa tête. C'était Monsieur GODELIER, l'ancien médecin du château de ducs de G.-B., dont les ruines n'étaient séparés de sa demeure que par un mur peu élevé, surmonté d'une claire-voie. Encore un fauve, celui-ci, rôdant autour de l'abattoir. Notre bourg n'avait alors qu'une seule rue, et quand nous allions au presbytère à l'heure des classes, le matin et le soir, nous passions nécessairement devant le fauteuil de M. Godelier, dont les yeux bleus se fixaient alternativement sur chacun de nous, et nous donnaient le frisson de l'horreur. Tous, en effet, nous savions la vie de cet homme.

* * *

Dans chacune des paroisses de notre malheureux pays vendéen, il s'était trouvé, à l'heure terrible, une personnalité, une seule souvent, non soupçonnée jusque-là, pour assumer la fonction

de délateur, de guide des soldats de la République, de géôlier, et, au besoin, de bourreau. M. Godelier avait été tout cela aussi longtemps que possible. Il avait formé pour ce travail une équipe de gens assortis, tous recrutés, hélas ! parmi les serviteurs du château. C'étaient des scélérats d'une espèce rare, car ils restèrent tous pauvres, à l'exception d'un seul, après trois années (1790-93) d'une besogne qui fut fructueuse pour tant d'autres. Ils travaillaient en artistes, et pour le seul amour de l'art... l'art d'assassiner. En tout, ils étaient quatre survivants qui pouvaient entendre sonner les cloches à volées, tous les jours de la semaine, voir les processions fleuries de la Fête-Dieu, et écouter, chaque dimanche, redire les noms de leurs victimes au prône de la messe paroissiale. Le vieux Godelier n'entendit jamais au lieu saint cette proclamation terrible. C'était assez de l'horrible répulsion dont il se sentait l'objet sur la rue. Jamais il n'osa mettre le pied à l'église. L'on affirmait pourtant qu'une nuit on l'avait surpris, regardant dans le sanctuaire, par une petite fenêtre, aux lueurs de la lampe eucharistique. Je ne l'affirme pas, mais cela peut bien être vrai. Seulement, était-ce une bravade, ou n'était-ce pas plutôt la voix du remords ? Il venait peut-être narguer cet autel où lui, Godelier, avait, le vendredi saint, 1793, marié l'un de ses coopérateurs avec une jeune fille charmante, qui offrait de la viande obligatoire à tous les convives de cette nocé infernale. Mais non, il était venu là, à cette fenêtre, poussé par un mouvement irrésistible, guidé par le souvenir d'une enfance pieuse et pure, d'une première communion si bien faite, que l'on disait alors dans la contrée, en parlant du petit Godelier : C'est un enfant de bénédiction ; le bon Dieu se le réserve ; il sera prêtre !

Au presbytère, d'ailleurs, je n'avais jamais entendu prononcer son nom. Ce silence finit par s'expliquer pour nous. Notre curé et professeur, homme dur et presque sans tendresse humaine, était un prêtre avant toute autre chose ; les âmes étaient son unique pensée. Comment finirait Godelier, ce vieillard effrayant, inabordable, savant, souillé de crimes, qui portait cent fois au front la marque de Caïn ? Ce n'était pas à nous, enfants, que le curé pouvait confier ses inquiétudes.

C'était un homme hors ligne, M. Godelier, au moins en avait-il la réputation. Médecin distingué, de son jugement il guidait tous les praticiens du voisinage. Il avait chez lui des grands livres par centaines, et l'on citait de lui des guérisons merveilleuses.

L'histoire, l'astronomie, la météorologie, il savait tout, tout...

A quelques jours de là, nous entendions Monsieur le curé dire à son vicaire, avec une émotion qui nous était inconnue—“ M. Godelier est bien malade, il peut mourir d'un moment à l'autre ; mon Dieu, que va-t-il arriver ? ”

* * *

Or, le soir de cette même journée, la vieille gouvernante de l'agonisant, une sainte fille que le vieux révolutionnaire laissait libre dans ses dévotions, se présentait au presbytère à la nuit tombante, et priait Monsieur le curé de se rendre auprès du malade, qui l'avait demandé lui-même. A cette nouvelle inattendue, et néanmoins si désirée, le brave prêtre, si solide pourtant et si peu sensible, eut une velléité d'évanouissement. Nous le vîmes s'appuyer sur la cheminée de sa pauvre salle à manger, lever au ciel ses yeux remplis de grosses larmes, tandis que la sueur lui perlait au front. Il ne répondit rien, mais on voyait ses lèvres prier. En ces moments suprêmes, où le sort d'une âme va se décider pour l'éternité, les consciences sacerdotales sont agitées dans leurs profondeurs. Elles sont comme écrasées sous le poids de leur responsabilité, et de la sublimité du ministère qu'il leur faut remplir.

Monsieur le curé suivit en silence la bonne vieille, qui était pâle elle-même comme sa coiffe de toile. Une sorte de frayeur étrange nous avait tous saisis. Nous sortîmes sans mot dire ; et, le long du chemin, nous entendîmes les gens, devant leur porte, qui se disaient à voix basse : “ M. Godelier va mourir ! ” Ce brave peuple, chrétien avant tout, ne songeait plus à la vie satanique du vieux persécuteur, si ce n'est pour réclamer à Dieu son pardon. A l'heure de l'*Angelus*, un grand nombre de personnes pieuses, des enfants que cet homme avait rendus pauvres et orphelins, vinrent s'agenouiller sur les dalles de la vieille église, pour supplier le Seigneur d'amollir son âme.

Le lendemain matin, j'étais éveillé de bonne heure, et sans me donner le temps de rien prendre, je courus à la cure en passant par les champs et les jardins, pour éviter le terrible coin de M. Godelier.

M. le curé avait passé la nuit près du moribond. Quand il était sorti dans la matinée, rentrant au presbytère, les gens avaient pensé voir un revenant, une figure de l'autre monde. Que

s'était-il passé dans cette nuit ? Comment ces deux hommes s'étaient-ils abordés ? On ne l'a jamais su. Mais le reste, je le sais, je l'ai vu de mes yeux, entendu de mes oreilles, pendant que, accroupi sur mes talons, près du lit de cet homme effrayant, trempé d'une sueur glacée, j'éprouvais l'émotion la plus forte que j'ai jamais ressentie de ma vie, longue déjà et suffisamment tourmentée.

* * *

A l'appel de la cloche, la plus grande partie de la population du bourg était accourue. Un instinct secret, un mouvement de curiosité peut-être, une pensée de miséricorde et de poudon avaient touché toutes les âmes. Lorsque le prêtre eut déposé sur l'autel le saint ciboire, et qu'il se fut toarné, suivant l'usage, vers la foule agenouillée pour annoncer la route qu'il allait prendre et la maison qu'il allait visiter, il fut un certain temps sans pouvoir proférer une seule parole. Son émotion gagna l'assistance.

— « Notre divin Sauveur a pardonné, dit-il enfin ; suivez-moi tous. Priez beaucoup, et, vous aussi, sachez pardonner. »

Notre qualité d'enfants de chœur nous appelait dans cette demeure jusque-là évitée et maudite. Nous approchions en tremblant. Nous connaissions bien ces fenêtres, toujours soigneusement masquées de vieux rideaux, autrefois rouges, ayant gardé la couleur sinistre d'un linge imprégné d'un sang mal lavé.

Trois cents personnes au moins suivaient le très saint Sacrement. Presque tout le monde pleurait. J'avais des bruits dans les oreilles ; à peine pouvais-je respirer ; le cierge vacillait dans mes mains tremblantes. Nous trouvâmes la porte ouverte à deux battants ; les fenêtres de la rue étaient également ouvertes, et du milieu du chemin, l'assemblée pouvait contempler le moribond, assis sur une modeste couchette blanche, et adossé à plusieurs coussins. Les murs couverts d'une vieille tapisserie de toile cirée me parurent une merveille ; aucun de nous n'avait jamais contemplé pareille splendeur. Mais quand nous vîmes la tête nue, le crâne luisant et jaune, le regard inquiet encore, mais adouci, de ce malheureux qui avait été la terreur et l'effroi de toute notre vie, nous tombâmes à genoux, comprimant à grand peine les battements précipités de nos cœurs.

Monsieur le curé déposa le saint ciboire sur une petite table ornée de fleurs, d'un grand et très beau crucifix d'ivoire. Il jeta l'eau bénite sur le malade et dans l'appartement, et venait de pro-

noncer l'auguste parole de la sainte Liturgie : " Paix à cette maison et à tous ceux qui l'habitent ! "

— " La paix ! s'écria de toute la force dont il était capable M. Godelier, la paix ! " Puis, avec le ton de familiarité que le jargon révolutionnaire avait mis à la mode, et dont l'infortuné n'avait pas l'idée de se défaire à cette heure suprême :

— " Curé, ajouta-t-il, la paix peut-elle bien venir dans cette maison ? Tu me la promets, toi, mais Jésus-Christ sanctionne-t-il bien ta promesse ? La sainte Ecriture, que tu lis tous les jours, a dit une parole formidable : *Il n'y a point de paix pour les impies*. C'est trop juste, d'ailleurs. Jésus-Christ peut-il abandonner le droit de ses amis qui sont morts pour sa cause et que j'ai tués ? Leurs enfants que je vois là, peuvent-ils me pardonner ? En ont-ils le droit ? En auraient-ils le courage ? L'histoire des siècles ne mentionne point un scélérat qu'on puisse me comparer... Dis-moi, prêtre, pense-tu me donner confiance, avant que je ne paraisse devant mon Juge, qui est là, qui me voit, qui m'entend, qui me connaît, hélas ! et auquel je n'ai à présenter qu'un tardif repentir ? Caïn, qui n'avait tué qu'un frère fut maudit pour jamais ! "

— " Mon ami, Caïn ne s'est pas repenti comme vous ; il ne s'est pas humilié comme vous. Notre bon Maître offrait le pardon à Judas plus coupable que Caïn : il l'a refusé ! "

— Judas ! mais auprès de moi c'était presque un honnête homme. Il ne connaissait pas Jésus-Christ comme moi ; il n'eut pas comme moi, sans doute, une sainte mère. Il vendit son Maître, c'est vrai. Et moi, n'ai-je pas vendu tous les miens, mon père, mes frères, mon unique sœur ! J'aurais vendu ma mère elle-même, si elle eût été vivante !... Judas a vendu pour de l'argent : c'est presque une excuse, son avarice l'aveuglait. Moi ! c'est la rage du sang, l'âpre et effrayable joie de le voir couler en plus grande abondance qui m'a fait livrer aux bourreaux toute une contrée... Aussi, je suis pauvre ; je n'ai amassé que des remords, la honte, l'horreur de moi-même, et cette terreur dont je ne puis me défendre, bien que tu me dises d'espérer... Oh ! si seulement il n'y avait que Jésus-Christ entre toi et moi !... Mais tous ces voisins, les enfants, les femmes de mes anciens camarades d'enfance que j'ai fait enfouir demi-vivants à la croix des martyrs ! Encore une fois, se peut-il jamais qu'ils me pardonnent ? "

— " Mon frère, dit le curé, dont les larmes inondaient le

visage, mon cher frère, ils ne seraient pas là, si tous, ils ne vous avaient déjà pardonné. Les martyrs sont les amis de ceux qui les ont fait entrer dans la gloire... Le sang des martyrs est rédempteur comme le sang de Jésus-Christ : il demande grâce... Vous voyez bien que le Seigneur vous pardonne, puisqu'il est venu chez vous..."

Et comme le bon prêtre voulait lui faire embrasser le crucifix, le vieillard, qui versait ses premières larmes, arrêta sa main, qu'il baisa avec transport :

— " C'est assez, c'est trop déjà d'embrasser la main de celui qui le porte. Madeleine ne baisa que les pieds de Jésus... Maintenant, mon Père, sur ce crucifix de ma mère qui est au ciel, répétez-moi ce que vous venez de me dire ; affirmez-moi que Jésus-Christ, que tout ce pauvre monde ici présent me pardonne, qu'ils peuvent et veulent me pardonner ! "

— " Oui, oui ", cria l'assemblée, d'une seule voix qui se perdit dans les sanglots.

A ce cri de l'assemblée, le visage du mourant, encore effrayant tout à l'heure, semble se transfigurer. Le feu du repentir avait brûlé ce bois vénénéux, la cendre en était blanche et pure. Cette humiliation publique, qui nous glaçait d'effroi, avait relevé cette âme tombée aux portes de l'enfer. La foi divine, inhérente à ce sol béni de la Vendée, avait inondé ces sommets d'orgueil. C'était l'effet de la prière au ciel d'une mère sainte et jamais oubliée. C'était le fruit tardif, mais presque inévitable, d'une première communion qu'un ange n'eût pas mieux faite.

Quand M. le curé, s'étant penché sur le moribond pour l'absoudre de nouveau, récita les prières préparatoires de la communion, M. Godelier joignit les mains qu'il allongea sur son visage. Les larmes coulaient le long de ses grands bras tout décharnés. Il reçut la sainte hostie avec un calme, une piété, une bonne grâce d'enfant plein de confiance. Puis il baissa la tête et ferma les yeux. Il fut ainsi deux jours et deux nuits sans prendre de nourriture et sans prononcer une seule parole, les mains croisés sur le crucifix de sa mère.

Quand il sentit approcher la dernière heure, il voulut qu'on l'étendît sur le carreau, la face contre terre, la bouche collée sur l'image du Christ. Il disait et redisait sans fin : " Mon Sauveur Jésus, ayez pitié de moi ! "

Ainsi mourut cet homme, auquel on reprochait plus de trois cents assassinats dans la paroisse et les environs. La goutte de sang réparatrice du Sauveur avait couvert, et comme enseveli, cette épouvantable hécatombe. Ces souvenirs ne s'effacent point de la mémoire ; et ce n'est pas à nous, presque témoins de ces jours horribles qu'il faut venir raconter les merveilles de 1793 !

CH. R. *Annales de la Prem. Com.* T. I. — 1882

N^o. V.

Un enterrement de première classe.

A PARIS. (1)

Je ne connaissais pas la personne qui venait de mourir, et je n'étais venu que pour témoigner ma sympathie à l'un des membres de la famille, qui est mon ami. Comme il occupe une haute situation, il y avait là l'élite de la société parisienne ; et cette élite, — vous le savez, — est une cohue.

C'était un de ces enterrements qui sont une distraction pour le quartier, un de ces enterrements, où le menu peuple s'ameute au seuil de l'église, où les badauds montrent du doigt, en les nommant, les gens célèbres qui descendent de voiture.

Ils arrivèrent en très grand nombre, montrant leurs visages connus de tous et depuis longtemps, leurs visages, pour ainsi dire, usés à force d'être vus et pareils aux effigies des monnaies qui ont trop circulé. Tous s'efforçaient, sans doute, de donner à leurs physionomies un caractère de gravité décente. Néanmoins, des amis se reconnaissaient, échangeaient, à distance, un coup d'œil soudain plus clair, un demi-sourire. Presque aucun, il faut le dire,

(1) C'est sur des sujets de ce genre que l'on peut s'exercer utilement à la composition : est-il rien de plus commun qu'un **enterrement** ? Encore faut-il un certain art pour en faire le récit d'une façon intéressante.

M. Coppée prend deux idées seulement : la peinture des physionomies des **personnes** et l'idée de **repos** que suggèrent les paroles du chant liturgique.

Lorsque le célèbre poète écrivait ces lignes, il était encore incrédule, mais non un impie endurci et obstiné : c'est l'état d'âme que traduisent les trois derniers paragraphes du morceau. Tout le monde sait aujourd'hui, que M. Coppée est revenu à la foi de son enfance et qu'il édifie le monde entier par l'inspiration chrétienne de ses écrits, prose et vers.

n'avait jamais vu la défunte, et, malgré les sombres draperies aux franges d'argent et le corbillard à panaches, on ne lisait sur ces bouches fermées et dans ces yeux calmes, qu'un deuil de politesse.

Le luxe et la foule, dans une cérémonie funèbre, me donnent toujours une sensation pénible, et je suis, malgré moi, un peu choqué de voir, derrière un cercueil, ce long cortège d'indifférents. Certes, ce sont là des rites très explicables. Je consens très volontiers que le sentiment est respectable qui fait déployer par la famille tant de pompe et de sympathies—plus ou moins sincères—autour des affligés. Néanmoins, dans ces circonstances, je ne sais pourquoi je pense toujours à une bière sous un simple drap noir, tout simplement posée sur deux tréteaux, dans une pauvre église de village, à la bière d'un brave homme de mort, entourée seulement par quelques amis ayant pour de bon les yeux rouges, et derrière laquelle une vieille servante agenouillée égrène, en pleurant, son chapelet à demi usé.

* * *

Cependant, l'orgue gémit, les chants éclatèrent, et la sublime et poignante musique de la liturgie romaine produisit son effet accoutumé. Les physionomies devinrent graves, les chuchotements s'éteignirent, un silence imposant régna. L'on se souvint qu'il y avait une morte dans ce cercueil, qui disparaissait sous les roses et les chrysanthèmes ; et, mêlé aux plaintes déchirantes de la maîtrise et aux parfums entêtants et amers des fleurs d'automne, on sentit flotter dans l'espace je ne sais quoi de formidable et de majestueux. Me suis-je trompé ? J'eus alors le sentiment que tous ces hommes réunis par un simple devoir de civilité, que tous ces Parisiens sceptiques pensaient à la mort.

Moi, j'écoutais les chants, les admirables prières, dans lesquelles revenait, à chaque instant, le même mot : *Requiem... Requiem aeternam... sempiternam.*

Le Repos !...

Qu'elle est touchante et profonde, cette pensée de l'Eglise catholique qui, lorsqu'elle prie pour les morts, supplie Dieu de leur accorder, avant tout et surtout, le repos ! Quelle sagesse ! Quel jugement définitif porté sur la vie, où tout, même ce que nous appelons le bonheur, est une fatigue !

Le repos ! Combien la belle prière avait raison de demander le repos pour elle, pour eux, pour moi, pour nous tous !

Mais ce qu'elle implore avec tant d'insistance et d'ardeur, ce

qu'elle promet aux justes, aux repentants, aux hommes de bonne volonté, ce n'est pas, ce ne peut pas être le repos dans le néant. Car la vie, cette vie à laquelle nous nous cramponnons avec désespoir parce que nous ne connaissons qu'elle encore, la vie n'est qu'une lutte sans trêve et une longue souffrance ; et les plus insoucians d'entre nous, ceux que peut encore endormir l'opium évané de l'optimisme, se réveillent parfois couverts d'une sueur froide d'épouvante. Non, ce n'est pas vrai ! Nous ne nous résignerons jamais à croire que la vie n'a pas d'autre but qu'une chute dans un gouffre, et que nous n'avons vu la lumière du soleil que pour vider jusqu'à la lie cette coupe de misères et d'iniquités ! Humbles et pieux, nous allons vers les morts qui nous aimèrent, nous nous inclinons sur leurs tombeaux et nous leur demandons le secret de l'éternité.

Moi aussi, je me penche sur des tombes vénérées. Hélas ! resteraient-elles muettes ? Au près d'elles, je retrouve un peu de mon âme d'enfant.

La foi y coulait comme une source fraîche sous de grands arbres. Puis les saisons ont passé. Le doute, sombre et triste automne, a laissé tomber sur l'eau vive les feuilles jaunes et les branches sèches, et l'a couverte de débris. Lève-toi, vent froid de novembre, qui balayes toutes les impuretés. Débarrasse la source de cette dépouille flétrie et m'y laisse boire ! Oui, que je m'y désaltère, car j'ai soif d'espérance, soif d'immortalité, de celle d'outre-tombe ! Que cette eau délicieuse me rende la foi naïve de mes quinze ans, la foi sereine, exempte de terreurs et de superstitions ! Qu'elle me permette de croire encore que mes bien-aimés ne sont pas anéantis à jamais, qu'ils m'attendent dans la lumière, et que cette mort, dont chaque minute me rapproche, n'est pas le repos dans les ténèbres, mais un repos divin, le repos dans la certitude, où nous saurons enfin ce que c'est que le bonheur, ce que c'est que la justice, ce que c'est que la gloire éternelle !

(D'après FR. COPPÉE) (1).

(1) Cité par Gasquy : *La narr. fr.* No 41.

C.—Classe de Rhétorique.

N° 1.

LE GÉNÉRAL DE SONIS (1)

(Esquisse biographique.)

I.—L'Homme.

(1) Le 25 août 1825, fête de saint Louis, roi de France, un garçon naissait, à la Pointe-à-Pitre (île de la Guadeloupe), au lieutenant Gaston de Sonis. L'on associa, dans le nom de l'enfant, le nom de son père et celui du grand saint qui semblait l'accueillir à son entrée dans la vie : on l'appela Louis Gaston.

Sa mère était une créole remarquablement belle ; elle avait de plus cet air rêveur et légèrement triste qu'ont souvent les âmes destinées à quitter prématurément le monde, et ce quelque chose d'achevé que le malheur ajoute comme un rayon visible à tout visage humain.—« Je la vois encore, disait plus tard l'enfant devenu homme, se promenant le soir avec calme et en silence sur le petit balcon qui entourait notre demeure, presque au-dessus de la mer, que de là elle aimait à contempler au loin. »

(2) Lui-même, il goûta de très bonne heure le charme séduisant de la belle nature qui l'environnait. Les grands spectacles enchantaient son imagination naissante, et parlaient à son jeune cœur. Tantôt, assis au balcon de la maison paternelle, il regardait, lui aussi, les grandes vagues, qui semblaient accourir des profondeurs infinies de l'Océan pour se briser et mourir au rivage de l'île ; ou bien il écoutait les vieilles chansons des matelots, dont le bruit lointain lui arrivait, à travers la distance, comme l'écho

(1) Voir : MGR. BAUNARD : *La vie du général de Sonis* ;—ABBÉ BERTRIN : *Les grandes figures catholiques*.

Rien n'est plus utile que de savoir tracer une esquisse biographique ; l'occasion s'en présente si souvent que nous avons tenté nous-mêmes un essai à l'intention de nos lecteurs.

(1) Circonstances de *temps*, de *lieu*, de *personnes* : elles amènent le sujet tout naturellement et l'exposent sans détours inutiles ; l'analyse et l'observation suffisent à faire surgir les détails : c'est à l'écrivain de faire un choix parmi les idées qui naissent et s'épanouissent sous ses pas. Que l'on remarque les transitions d'un paragraphe à l'autre.

(2) L'imagination embellit les moindres détails ; elle recourt même à l'hypothèse, pourvu que celle-ci soit vraisemblable.—Ex. : « Tantôt, assis... Tantôt, les yeux attachés... gloire. »

d'une confuse et mélancolique harmonie. Tantôt les yeux attachés sur le radieux et immuable azur du ciel, il contemplait les astres innombrables, qui étincelaient dans le silence de la nuit sereine. C'est le premier livre, où il ait lu le nom et appris la grandeur de Dieu. Plus tard il habitait ses enfants à y lire à leur tour ; il aimait à répéter, après David, que le firmament prêche son divin auteur, et que les cieux racontent sa gloire.

(3) C'est dans les voyages, auxquels était obligée sa famille, qu'il pouvait satisfaire son goût plus à l'aise, et admirer la splendeur des belles nuits étoilées. Un soir, couché au fond d'une pirogue, sur un matelas de couvertures, il se laissait doucement bercer par les flots, et rêvait la tête tournée vers le ciel tout brillant de diamants, au milieu du silence universel, que troublait seulement le bruit des rames frappant l'eau en cadence. Un autre jour, c'est à travers les *mornes*, petites montagnes isolées des Antilles, que la famille voyageait. Une belle litière à brancards portait la mère et les enfants : elle était attelée de deux mulets, l'un devant l'autre. L'on avançait ainsi dans des sites sauvages, à travers des rivières qui bondissaient sur les rochers avec l'impétuosité et le fracas des torrents. — «Souvent aussi, disait le général revenant vers ces chers et lointains souvenirs, mon père me prenait avec lui, sur le devant de sa selle, assis sur un oreiller. C'était entre lui et moi d'interminables conversations, des caresses sans fin.»

(4) Déjà sa vocation commençait à se révéler : il n'avait pas de passe temps plus doux, dans sa ville natale, que d'aller, avec sa vieille négresse Berthilde, voir les soldats faire l'exercice sous les ordres de leurs officiers, dont les uniformes luisaient au soleil...

* *

(5) Louis-Gaston avait sept ans, lorsque son père, nommé au

(3) Les idées de ce paragraphe commencent le **récit** de l' **enfance** du général : l'imagination s'y mêle aux données transmises par des notes autobiographiques. C'est une habileté de savoir glisser dans la narration descriptive des réflexions et des citations qui servent à faire revivre le héros.—Ex.: «Souvent aussi... sans fin.»

(4) Autre trait vrai et naturel, se rattachant à la circonstance qui annonce la carrière du futur soldat.—Mgr Baunard ne se contente point de ces menus événements, parce que son intention a été d'écrire une *Vie* aussi complète que possible.

(5) Changement du *lieu* de la scène, résumant en quelques lignes rapides ce qui concerne les membres de la famille : il y a place pour des développe-

2me Dragons, quitta la Guadeloupe, et l'emmena à Paris. Sa mère devait rester quelque temps aux Antilles, auprès du grand-père, dont l'âge et la santé réclamaient sa présence et ses soins. Elle dit adieu à son enfant ; c'était, hélas ! un adieu éternel. Elle mourut trois ans après sans l'avoir revu.

(6) Cependant Gaston, au sein de la grande ville de Paris, avait commencé ses études : il était entré au collège Stanislas, aujourd'hui encore sous la direction des Petits Frères de Marie, où M. Doumic occupe la chaire de rhétorique... « J'y fus, dit l'enfant, de la part de mes maîtres, l'objet des attentions les plus délicates et des soins les plus bienveillants. »

Sa jeune âme s'y ouvrit à la piété, et s'y parfuma, comme une fleur dans un air pur et sous les chauds rayons du soleil. A dix ans, il méritait d'être admis à la première communion. Il apporta à la Table-Sainte un amour de Dieu au-dessus de son âge, et une transparente innocence de cœur qu'aucun souffle n'avait ternie. La grâce céleste y descendit comme dans un vase de cristal, et s'y trouvant bien, s'y établit et la remplit tout entière. « Délicieux souvenirs de ma première communion, écrivait-il non loin de la tombe, je ne vous ai jamais perdus : vous êtes un baume qui avez consolé bien souvent les mauvais jours de ma vie ! »

(7) A partir de 1837, nous le trouvons au collège de Juilly, dirigé par les Prêtres de l'Oratoire, et où son père avait voulu qu'il achevât ses études. Au témoignage de l'un de ses condisciples, c'était alors un adolescent bien élançé, bien pris, plutôt gracieux que vigoureux, aux traits fins, à la tenue distinguée, aux manières aristocratiques, ardent et intrépide dans tous les exercices du corps, avec un goût et des aptitudes pour le cheval, où l'on pouvait pressentir le futur officier de cavalerie ; camarade sympathique d'ailleurs, simple et doux, d'une piété forte et profonde, qui mettait sur son amabilité même une grâce de plus et comme un reflet d'en haut.

* * *

(8) Cependant il songeait à faire choix d'une carrière : la mer

 ments plus étendus et qui ne manqueraient point d'intérêt : on sait qu'il s'agit
 seulement d'une esquisse.

(6) Nouvelle circonstance de *lieu* ; mot extrait d'une lettre de l'enfant.

On note le fait de la première communion : n'a-t-il point une place de choix dans la vie de toute âme chrétienne ?

(7) Nouveau changement de scène, avec une esquisse du tempérament et du caractère, toujours en vue de la carrière du jeune homme.

l'attirait. Ce n'est pas en vain que l'on a été bercé, jeune enfant, par le murmure ou le grondement de ses flots ; on arrive à aimer jusqu'à ses colères ; on se plaît dans les périls qu'elle fait naître, et, semblable au petit mousse, — dont parle quelque part Chateaubriand, — que l'on menaçait de conduire à terre sous forme de punition, la plus redoutable pour lui qui était né et avait grandi à bord de son navire, l'âme garde le besoin de son éternel mouvement et de ses horizons sans limites. Gaston de Sonis rêva donc d'être marin.

Dans ce dessein, il entra, à Paris, dans une pension, qui paraît à l'Ecole Navale. Il fut effrayé de ce qu'il y remontra. Il éprouvait l'impression d'un homme, qui, la poitrine pleine d'un air pur et léger, pénètre tout à coup dans une chambre, où n'a passé depuis longtemps aucun souffle du ciel, au sein d'une atmosphère lourde et empoisonnée. Son âme étouffait. Plus tard, il appelait ce lieu "le réceptacle de tous les vices."

L'année achevée, il échoua au concours pour l'Ecole Navale ; sa carrière de marin était finie : elle n'avait pas été de longue durée.

* * *

(9) Il tourna alors son ambition vers l'Ecole Saint-Cyr, où l'on forme les sous-officiers de l'armée de terre. Il changea d'établissement, sans changer, hélas ! de milieu, car l'institution où il entra était aussi irrégulière que celle d'où il sortait ; et, naturellement, elle n'était pas plus morale.

Il y travailla néanmoins ; à la fin de l'année, il subissait heureusement les épreuves, qui devaient lui ouvrir l'Ecole militaire ; mais sa religion avait reçu quelques atteintes. L'âme est comme le corps : si robuste qu'elle soit, elle ne se nourrit pas impunément, pendant plusieurs années, d'un air malsain chargé de miasmes malfaisants.

Sa foi était moins agonisante ; le chrétien commençait à s'endormir du sommeil de l'indifférence. Le Ciel le réveilla par un coup de foudre. Son père mourut presque subitement, en pleine

(8) Ici commence le tableau de la **jeunesse** de M. de Sonis : il rêve d'être marin : *motifs* de ce choix "Ce n'est pas..." ; *moyens* de réaliser son dessein : "il entra..." — "il échoua... durée".

(9) Circonstance de lieu encore, que l'on apprécie et caractérise au point de vue moral et religieux, le plus intéressant après tout, au point de vue aussi de ses *effets* sur l'âme. "La foi..." — Puis un *incident* subit dans le récit : la mort de son père, accompagnée des *résultats* sérieux pour le fils orphelin.

santé. Au pied de ce cercueil qui emportait son affection la plus chère, Gaston s'agenouilla, sanglotta, et comprit, mieux que jamais, le néant des plaisirs et des choses d'ici-bas, et l'ineffable douceur des éternels espoirs. Il entra à Saint Cyr, plein d'une ferveur nouvelle.

Il était désormais dans son élément : la vie militaire s'inaugurait pour lui. Il s'y fit promptement remarquer, grâce à ses talents, à son caractère, à son application obstinée au labeur. Réputé le premier élève de sa promotion, nommé caporal, il choisit l'arme de cavalerie, et fut envoyé à Saumur, dans l'Anjou, où il devint, en peu de temps, le cavalier accompli qu'il resta toujours.

(10) En avril 1848, au moment où éclatait à Paris la révolution, il était nommé sous-lieutenant, et envoyé à Castres, avec son régiment de Hussards. La main de Dieu l'y attendait pour bénir sa destinée. Dès son arrivée, il avait remarqué une toute jeune fille, Mlle Anais Roger, dont le père, l'un des notaires de la ville, jouissait de la considération universelle. Il sut plus tard qu'il avait été remarqué lui-même. Ainsi ces deux cœurs allaient au-devant l'un de l'autre. Ils se rencontrèrent peu après et s'unirent sous la bénédiction nuptiale. Ils mettaient en commun, avec leur amour légitime, leurs vertus et leurs espérances. C'était à peu près toute la fortune du ménage. Elle avait dix-sept ans ; il n'en avait point encore vingt-quatre.

C'est à Castres qu'il brisa des liens fort dangereux, qu'il avait contractés à Saumur, avec quelque candeur imprudente. Si invraisemblable que paraisse le fait, il s'était laissé affilier à la franc-maçonnerie. Sa défiance, il est vrai, n'avait pu être mise en éveil par les condamnations de l'Eglise, qu'il ne connaissait pas alors. Ame droite et franche, il avait cru aux assurances des apôtres cauteleux qui lui présentaient la secte comme une association inoffensive, amie de tout ce qui est respectable et résolue à le respecter. Et comme il n'était jamais entré dans aucune loge, l'occasion lui avait manqué, jusqu'alors, pour éclairer sa bonne foi. Or, un soir, son colonel lui demanda de remplacer un de ses camarades, invité à un dîner maçonnique.

(10) Circonstance de *temps*, qui sert de jalon au récit et qu'il faut savoir renouveler souvent pour servir de point de repaire à l'intelligence du lecteur. Le mariage introduit le jeune homme dans l'âge mûr, au moins moralement parlant.

Nouvel incident : le souper à la loge maçonnique. Il met en relief la note caractéristique de l'officier, la franchise chevaleresque.

— « Un dîner maçonnique ! dit-il ; mais pourquoi ne m'y a-t-on pas invité moi-même ? »

— « Quoi ! vous seriez franc-maçon ? » s'écria le colonel étonné.

— « Oui, mon colonel. Et quel mal y a-t-il à cela ? »

— « Mon Dieu, allez-y voir. »

— « Eh bien, j'irai et je verrai. »

La salle du festin était décorée d'emblèmes étranges, sortes de signes cabalistiques, qui firent d'abord sourire le jeune officier. Il se disait : « Ces gens-là sont ridicules, d'accord, mais rien ne me prouve qu'ils soient méchants. » Mais l'impression changea, quand arriva l'heure des discours. L'on y parla de la fin du règne des superstitions, de l'avènement de la religion de l'avenir, de l'émancipation des intelligences et des consciences. On s'en prit au catholicisme, à ses mystères, à ses prêtres naturellement. Cette éloquence d'après-dîner révélait ce qu'il aurait fallu taire devant un néophyte dont on n'était pas sûr. Le lieutenant commença par mordre fiévreusement sa moustache ; puis il n'y tint plus, se leva brusquement et s'écria : « Ah ! ça, messieurs, où suis-je donc tombé ici ? mais c'est un piège... l'on m'avait dit que la religion serait toujours entourée d'égards, et on l'insulte ! Vous n'avez pas tenu vos promesses ; je suis délié des miennes. Vous ne me reverrez plus ; bonsoir ! » Et, quittant vivement sa serviette et la table, il sortit.

Ces courageuses paroles tombèrent, comme une douche glacée, sur la ferveur des frères maçons ; leurs agapes en furent troublées. C'était la première fois que les auditeurs ébahis entendaient un si loyal et si fier langage. Quant à de Sonis, il savait désormais quelle foi méritent les déclarations publiques de la secte qui avait surpris sa confiance, comme, hélas ! celle de tant d'autres. Cette guerre perfide, où l'on frappe dans l'ombre, et où l'on ne combat que masqué, devait bien révolter le cœur du jeune soldat, qui aimera tout à l'heure à charger l'ennemi en face et au galop de son cheval. Ce jour-là, la maçonnerie fit plus que de perdre un adepte ; elle se donna un adversaire irréconciliable.

* * *

(11) Bientôt après, le régiment de Sonis était envoyé à Paris. On était en 1851. Le P. Lacordaire continuait à Notre-Dame ces

(11) Garnison de Paris, où sa *foi* prend de plus en plus racine et devient plus robuste, aux conférences du célèbre Père Lacordaire.

conférences célèbres, qui, admirées des hommes de tout âge, soulevaient les âmes jeunes jusqu'à l'enthousiasme. En écoutant cette voix vibrante et généreuse, qui parlait du ciel, de l'âme, de la liberté, dans un langage hardi et harmonieux, sous les voûtes de l'un des plus beaux temples du monde, Sonis tressaillait de plaisir : sa foi se sentait fière, et il sortait de l'édifice « transporté—c'est lui-même qui l'affirme—tout envahi par l'amour de Dieu et de l'Eglise. »

(12) Après un an et demi, Sonis dut partir pour Limoges. C'était l'époque où, après le coup d'Etat du 2 décembre, le prince Louis Napoléon demandait à la France de consacrer, par ses suffrages, et l'acte audacieux accompli et ses projets de restauration impériale. L'armée votait alors ; plus aujourd'hui. Presque tout entière, elle était du côté du prince. Sonis déclara qu'il voterait contre.—« Lieutenant, lui dit son colonel, vous n'êtes pas de votre temps. »

En effet, Gaston de Sonis était du temps, où l'on ne faisait point passer son intérêt avant ses principes, et où l'on s'estimait heureux, dans son infortune, quand on pouvait dire : « Tout est perdu, hormis l'honneur. » En déplaisant à celui qui allait être l'empereur des Français, le jeune officier compromettait évidemment son avenir, et, ce qui était plus douloureux, celui de sa famille uni au sien ; mais pour ne pas s'exposer à perdre la faveur du pouvoir, il eût fallu désobéir à sa conscience ; c'est un sacrifice qu'il ne fit jamais. Son colonel avait cent fois raison, il n'était pas de son époque : c'était une âme de chevalier, égarée dans un siècle d'intérêt et de compromissions.

On le vit bien quelque vingt ans après, quand la roue de la fortune eut tourné pour la dynastie de Napoléon. L'empire tombé au 2 septembre 1870, on sait que beaucoup de ses flatteurs se hâtèrent de porter leur encens à l'autel des dieux nouveaux et de se prosterner servilement devant la troisième République.

De Sonis en éprouvait une sorte de dégoût. Il écrivait : « C'est une volte-face sans pudeur sur toute la ligne. » Et il s'étonnait de se trouver bonapartiste, en 1870, lui qui avait voté, en 1851, contre le coup d'Etat de Louis Napoléon. Mais il se croyait lié par son serment, et puis l'Empire en ruine « était insulté

(12) Circonstance du coup d'Etat : fermeté de caractère du lieutenant de Sonis, occasion de réflexions morales. « En effet... compromissions. » Puis générosité et grandeur d'âme. « On le vit bien... humanité. »

par la canaille." Sonis devint son partisan, le jour où il fut malheureux. Bel exemple, dans un temps de révolutions, qui a vu tant de lâchetés, entendu tant de parjures ! Ces nobles âmes consolent un peu des autres. Il fait bon les voir : elles relèvent à nos yeux l'humanité.

*
*
*

(13) Le 1er mai 1854, de Sonis reçut le brevet de capitaine, et il était envoyé à Alger en Afrique. Il lui fallut dire adieu à la France et à sa famille. Son épouse, qui avait trois jeunes enfants et qui en attendait un quatrième, ne put suivre son mari au-delà de la Méditerranée, et il dut vivre seul à Alger.

Ce fut une époque pénible. Il n'échappa au choléra, qui sévissait dans la garnison, que pour être pris par des fièvres brûlantes, qui le consumèrent à petit feu et le conduisirent aux portes du tombeau. Et ce qui redoublait ses souffrances c'est qu'il souffrait seul, et se sentait mourir loin de tous ceux qu'il aimait. Echappé merveilleusement au péril, lorsque sa santé lui permit de reprendre le cours ordinaire de sa vie, cet isolement resta pour lui un supplice.

Enfin sa femme put le rejoindre, avec les deux aînés de la jeune famille. Au mois de février 1855, ils étaient à Blidah, goûtant le bonheur d'être réunis, vivant dans une paix sereine et comme recueillie.

Au milieu de ce tranquille bonheur tomba la nouvelle d'une insurrection chez les Arabes de la Kabylie. Le régiment des Husards était désigné pour marcher à l'ennemi. Madame de Sonis partit pour la France avec ses enfants, et le capitaine courut à l'ennemi à la tête de son escadron.

(A suivre.)

(13) Garnison d'Alger : épreuves, maladie, séparation... Le père et l'époux chrétien : détails passés sous silence pour ne pas allonger l'esquisse.— Départ pour la Kabylie : le brave va se révéler et s'affirmer ; ce sera l'apprentissage du héros et du saint, comme on le verra.

LA FONTAINE.

II.—Le Poète.

La Fontaine définit lui-même ses fables en deux mots bien frappés :

Une ample comédie à cent actes divers
Et dont la scène est l'univers.

Vous entendez bien, les 236 fables du recueil constituent un drame, une pièce comique, comprenant non point *trois* ou *cinq* actes, mais *cent*, qui se déroulent sur un théâtre qui n'est autre que l'univers. Point de comédie sans personnages ; ici, ce sont d'ordinaire des animaux, qui se transforment en acteurs masqués. Renards ou lions, loups ou chiens, corbeaux ou aigles, rats ou éléphants, chats ou pigeons, d'autres encore défilent tour à tour, deux à deux, trois à trois, sur la scène immense où les évoque à son gré le génie magique du poète. Mais prenez-y garde : sous ces marques de fourrure ou de plumes, c'est nous autres humains qui sommes cachés, c'est nous tous que vise le Bonhomme avec un malin sourire et une verve narquoise et très gauloise, c'est nous, en somme, qui faisons les frais du spectacle qui nous plaît et nous amuse. Oserais-je dire que c'est aussi la société de son temps, la France de Louis XIV, que la main hardie de l'écrivain dévoile à nos regards émerveillés, à nous qui sommes venus deux cents ans après nos ancêtres ?

Regardez plutôt ! Voici le *lion* que s'avance sur la scène. Comme le monarque de Versailles, ce roi des animaux possède un caractère individuel, singulier mélange de qualités et de défauts. Parmi ces défauts, c'est d'abord l'*orgueil royal*. Profondément convaincu de sa supériorité, il écrase de ses superbes dédains les courtisans qui rampent à ses pieds : surnoms blessants, ironiques familiarités, insultes ouvertes, le roi... des animaux se croit tout permis ; mais en revanche, sa susceptibilité ne supporte ni un geste déplacé, ni une flatterie maladroite (1) ; en effet

Sa majesté lionne un jour voulut connaître
De quels sujets le ciel l'avait fait naître.
En son Louvre il les invita.

Quel Louvre ! un vrai charnier dont l'odeur se porta

(1) V. CARTEL : *Les Auteurs fr.* T. II.

De suite à nez des gens. L'ours boucha sa narine :
 Il se fut bien passé de faire cette mine ;
 La grimace déplut : le monarque irrité
 L'envoya aux Enfers faire le dégoûté.
 Le singe approuva fort cette sévérité ;
 Et, flatteur excessif, il loua la colère,
 Et la griffe du roi, et l'ancre et l'odeur :
 Il n'était fleur

Qui ne fut ail au prix. Sa sottise flatterie
 Eut un mauvais succès, et fut encor punie...
 Le renard étant proche : " Or ça, lui dit le sire,
 Que sens-tu ? dis-le moi : parle sans déguiser."
 L'autre aussitôt de s'excuser,
 Alléguant un grand rhume ; il ne pouvait que dire
 Sans odorat. Bref, il s'en tire.
 Ceci vous sert d'enseignement :
 Tâchez quelquefois de répondre en Normand.

" Voilà une fable bien jolie, écrivait Mme de Sévigné à son
 gendre ; ne connaissez-vous personne qui soit aussi bon courtisan
 que le renard ? "

En qualité de Sire, le lion—je veux dire le roi—est maître
 suprême : la génisse, la chèvre et la brebis en surent quelque
 chose en présence d'une proie qu'il fallait partager.

Naturellement sa majesté juge ses sujets largement récom-
 pensés par l'honneur de la servir ; la reconnaissance ne fleurit pas
 toujours dans l'âme des princes : témoin l'âne posté par le lion
 chassant à l'entrée d'une forêt :

A la tempête de sa voix,
 L'air retentit d'un bruit épouvantable,
 Les animaux tombaient au piège inévitable
 Où les attendait le lion.
 " N'ai-je pas bien servi dans cette occasion ?
 Dit l'âne en se donnant tout l'honneur de la chasse.
 — " Oui, reprit le lion, c'est bravement crié :
 Si je ne connaissais ta personne et ta race,
 J'en serais moi-même effrayé."
 L'âne, s'il eut osé, se fut mis en colère,
 Puisq'on le raillait pour toute raison.
 Comment souffrir un âne fanfaron ?
 Ce n'est pas là son caractère.

A l'entendre, dans *Les animaux malades de la peste*, le roi est
 prêt à se dévouer pour son peuple, mais ce **dévouement**, plein de
 réticences calculées, semble inviter les courtisans à lui substituer une
 autre victime ; on le comprend à demi-mot.—La pensée se rap-

porte d'instinct sur Louis XIV retiré à Versailles, pendant que Luxembourg et vingt autres généraux aux frontières versent leur sang et donnent leur vie, ainsi que des milliers de soldats, pour l'indigne descendant de saint Louis, et le prétendu roi très chrétien couché dans une fange ignominieuse ;—la pensée s'arrête à l'infâme Louis XV dont l'insouciance incurie et la débordante débauche amenaient la perte de nos colonies, dont le Canada était la perle et le plus beau fleuron, n'en déplaît au léger, haineux et cynique Voltaire, qui avait, on l'a dit de son temps, l'esprit d'un ange dans une âme de singe.

Mais avant de dessiner le caractère du singe—celui des fables—reconnaissons au monarque lion d'incontestables qualités à côté de ses irrécusables défauts.

La **clémence**, la **générosité** éclate au premier rang ; par exemple, lorsqu'il pardonne au rat assez étourdi pour sortir de terre entre ses pattes augustes. (*Le lion et le rat*. II. 11.)

Il possède la **sagesse** pratique, la science du gouvernement qui sait tirer parti des plus humbles services : *Le lion s'en allant à la guerre.*

Enfin quand le malheur vient fondre sur le *lion devenu vieux*, il conserve une **dignité** poussée jusqu'à l'**héroïsme** :

Chargé d'ans et pleurant son antique prouesse

Il fut attaqué par ses propres sujets

Devenus torts par sa faiblesse.

Le cheval s'approchant lui donne un coup de pied ;

Le loup, un coup de dent ; le bœuf, un coup de corne...

Il attend son destin sans faire aucunes plaintes,

Quand, voyant l'âne même à son antre accourir :

" Oh ! c'est trop, lui dit-il ; je voulais bien mourir ;

" Mais c'est mourir deux fois, que de souffrir tes atteintes."

En présence de ce lion mourant, acceptant les injures, dévorant les mépris en silence, recevant comme dernier outrage le coup de pied de l'âne, l'on songe involontairement à Vitellius, disant à ses soldats meurtriers : "*J'étais pourtant votre empereur !*"

L'on songe à César, tombant au sénat romain, percé de coups, et distinguant de son regard voilé d'ombre, les traits de Brutus, son fils adoptif, parmi les rangs des assassins, lui disant : "*Toi aussi, Brutus !*"

L'on songe à Louis XIV écrasé de malheurs, aux dernières années de son règne, environné des cercueils de ses enfants, et s'écriant : "*Quand j'étais roi !*"

L'on songe aussi, à la sainte et auguste Victime, au Roi des rois, recevant le baiser du traître, au milieu de la soldatesque romaine, lorsqu'il prononça ce mot sublime : « *Mon ami, pourquoi êtes-vous venu ?* »

* * *

A côté du roi se range le courtisan. Je le vois d'ici, à travers le temps et l'espace, dans les galeries, le château, les jardins de Versailles. Avec un habit austère, le courtisan a un visage comique ; sa voix, sa démarche, son geste, son maintien s'harmonisent avec son visage ; il est fin, rusé, doucereux, faux, fourbe, mystérieux : le voilà qui s'approche de vous, et il vous dit à l'oreille : « Voilà un beau temps, voilà un grand dégel. » S'il n'a pas de grandes manières, il a du moins toutes les petites, celles qui ne conviennent guère qu'à une jeune fille, qui fait la précieuse... Je pourrais continuer le portrait, mais voyez le personnage, vous-mêmes. Avec son long museau effilé et fendu, ses yeux intelligents qui brillent, sa riche fourrure, sa queue magnifique, sa souplesse, son audace, le **Renard** paraît tormé par la nature pour le rôle de courtisan : il en a tous les traits.

D'abord il est **orateur**, mais orateur insinuant et perfide : c'est l'*Ulysse* des bêtes. La parole lui semble avoir été donnée pour tromper autrui. Il connaît à fond tous les ressorts du cœur humain ; chacun est pris par son faible : le corbeau par la *vanité* :

Hé ! bonjour, monsieur du corbeau.

Etc. . . etc. . .

Il prend le loup, par sa *gourmandise*. En effet, un soir, pressé par une faim canine, le renard passe auprès d'un puits : par malheur la lune en son plein se reflète à la surface de l'eau ; *l'étourdi* compère la prend pour un fromage, se place avec prétention dans le seau qui se trouve vide au haut de la machine : le voilà descendu, pendant que l'autre seau est remonté. « Le voilà pris, dites-vous ? »

Deux jours s'étaient passés sans qu'aucun vint au puit.

Compère loup, le gosier altéré,

Passé par là. L'autre dit :

Je veux vous régaler : voyez-vous cet objet ?

C'est un fromage exquis...

Jupiter, s'il était malade

Reprendrait l'appétit...

J'en ai mangé cette échancrure :

Le reste vous sera suffisante pâture.

Descendez dans le seau que j'ai mis là exprès."

Il descend, et son poids emportant l'autre part,

Remonte en haut maître renard.
 Ne nous en moquons point : nous nous laissons séduire
 Sur aussi peu de fondement ;
 Et chacun croit fort aisément
 Ce qu'il croit et ce qu'il désire.

Mais c'est à la cour que le courtisan renard déploie les inépuisables ressources de son talent. Flateur délicat, il devine les désirs du maître, et, par un raffinement digne des sénateurs de la décadence romaine ou byzantine, il prend parti pour le roi contre le roi lui-même.

Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi,
 Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
 Eh bien ! manger moutons, canaille, sottise espèce
 Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fîtes, Seigneur,
 En les croquant, beaucoup d'honneur...

Dans sa langue de fer ou d'acier, Tacite aurait dit : *Ea sola species adulandi supererat* ; ce qui veut dire en français : C'est le dernier échelon de la bassesse dans l'art de la flatterie.

Fin matois, le renard évite les difficultés avec une prestesse incomparable : ainsi le lion tombe malade, — car les rois sont mortels comme les autres hommes — ; on lui rend visite, comme de raison ; mais le renard, chemin faisant, observe des traces sur le sable

Tous ces pas, sans exception, regardent sa tanière,
 Pas un ne marque le retour.
 " Je crois le roi bon, dit-il, mais dans cet antre
 Je vois bien comme l'on entre
 Et ne vois pas comme on est sort."

Nous avons vu qu'un rhume, allégué à propos, le sauve de la colère royale. Habile à tourner les difficultés, il est cruel dans ses vengeances. — Un jour encore le lion tombe malade ; courtisans d'accourir ; seul, le renard est absent ; on en profite pour l'accuser auprès du monarque qui fait sur le champ mander le coupable. Celui-ci paraît.

Et sachant que le loup lui faisait cette affaire,
 il a bientôt trouvé un expédient et sa justification :

J'étais en pèlerinage
 Et m'acquittais d'un vœu pour votre santé,

dit-il au roi d'un ton modeste et doucereux. Le bon apôtre ! Dès les premiers mots, l'irritation du souverain se calme. Ce n'est pas tout. Dans ce pèlerinage, le renard a insulté les plus célèbres

médecins qui lui ont prescrit, en faveur du roi, un remède infail-
lible de radicale guérison. " Sire, dit-il,

Vous ne manquez que de chaleur,
Le long âge en vous l'a détruite,
D'un loup écorché vif appliquez-vous la peau
Toute chaude et toute fumante.

Au même instant, jetant à la dérobée sur son rival un regard
où perce la malice triomphante :

Messire Loup vous servira,
S'il vous plaît, de robe de chambre.

Quelquefois il arrive qu'il échoue : cela n'arrive-t-il pas aux
plus habiles ? Mais alors, le rusé trouve une raison pour masquer
sa défaite. En effet, certain renard gascon, d'autres disent, nor-
mand.

Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille,
Des raisins mûrs apparemment.
Il eut volontiers voulu en faire un repas,
Mais comme il n'y pouvait atteindre
" Ils sont trop verts, dit-il, et bon, pour des goujats.
Fit-il pas mieux que de se plaindre ?

Enfin, quand son éloquence reste impuissante, c'est qu'il a
des renards pour auditeurs.

Un vieux renard, mais des plus fins.
Sentant son renard d'une lieue,
Fut enfin au piège attrappé,
Par grand hasard s'en étant échappé.
Pour gage il y laissa sa queue...

Un jour que les renards tenaient conseil entre eux :
" Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile,
Que nous sert notre queue ? il faut qu'on se la coupe "
—" Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe,
Mais tournez-vous de grâce !... "
A ces mots il se fit une telle huée,
Que le pauvre renard demeura confondu.
Prétendre ôter la queue eût été temps perdu :
La mode en fut continuée.

* * *

Vous vous rappelez le mot de Mme de la Sablière : " Je n'ai
gardé que mon chien, mon chat... et mon La Fontaine." Pendant
vingt ans, le bonhomme vécut donc en société avec ces deux ani-
maux domestiques ; aussi a-t-il peint et caractérisé le chat comme
le symbole de l'*hypocrite*.

La Bruyère et Molière sont d'accord avec lui pour festiger les *hypocrites* et les faux dévots au sein de la société de leur époque. La nôtre n'aurait-elle pas peut-être à gémir d'un excès contraire?... Quoi qu'il en soit, l'hypocrisie est mise en scène par Molière dans sa pièce intitulée *Tartufe*, et par La Bruyère dans le portrait d'*Onuphre*. Il suffit de voir le chat pour le qualifier du nom de Tartufe. Ecoutez le souriceau le dépeindre à sa mère :

Cet animal m'a semblé si doux,
Il est velouté comme nous,
Marqueté, longue queue, une humble contenance,
Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant...
Je le crois fort sympathisant.
"— Mon fils, dit la souris, ce douxcoreux est un chat,
Sous un minois hypocrite.

A l'extérieur, c'est la dévotion personnifiée :

C'était un chat vivant comme un dévot ermite
Un chat faisant la chattemite
Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras.

Ne sont-ce pas les mots dont Dorine se sert dans la pièce de Molière?—Egoïste et perfide, s'il a besoin de votre secours, il se posera volontier en victime de sa dévotion :

J'allais faire ma prière,
Comme un dévot chat en use tous les matins.

Ne vous y fiez pas ; demain vos dons seront tournés contre vous, car

Aucun traité
Peut-il forcer un chat à la reconnaissance ?

* * *

Le **loup**, dans les fables, est l'emblème de la **force** brutale, l'image des **grands seigneurs** qui, au XVII^e siècle, se montraient si intraitables envers les petits et les humbles.

Bientôt, le loup se montre **lâche** et **cruel**, abusant de la force contre la faiblesse... d'un agneau : c'est la théorie odieuse du fait qui triomphe du droit ; tant que celui-ci subsiste, celui-là demeure ce qu'il est, une violation de la justice.

Tantôt il joint l'ingratitude au parjure, quand il refuse avec menaces à la pauvre cigogne, qui lui a extrait un os de la gorge, le salaire promis :

Votre salaire ! dit le loup ;
Vous riez, ma bonne commère !
Quoi ! n'est-ce pas encor beaucoup

D'avoir de mon gosier retiré votre cou.

Ne tombez jamais sous ma patte !

D'une *maladresse ridicule*, il est pris le premier dans les pièges qu'il tend aux autres,—soit que, pour tromper les brebis

Il s'habille en berger, endosse un hoqueton ;

—soit qu'il se dise « écolier d'Hypocrate » pour happer son malade.

Il est sottement *crédule* : il prend la lune pour un fromage ; il s' imagine qu'une mère va lui livrer son enfant, parce qu'elle l'a menacé du loup ; il est dupe d'un naïf chevreau qui lui demande de montrer patte blanche, avant de lui ouvrir la porte de son asile...

* * *

Arrivons au *singe*, le type des charlatans, qui guérissaient toutes les maladies jusqu'aux deux dernières minutes qui précèdent le dernier soupir. L'on connaît la verve intarissable de Molière, les tirades, les situations comiques des doctes de la Faculté.

La Bruyère n'est pas plus respectueux envers cette engeance de la société de son temps.

« Carro Carri débarque à Marseille avec une recette qu'il appelle un prompt remède, et qui parfois est un poison lent : c'est dit-il, un bien de famille, mais amélioré de beaucoup entre ses mains : de spécifique qu'il était contre la colique, il guérit maintenant de la fièvre, de la pleurésie, de l'hydropésie, de l'apoplexie, de l'épilepsie—nous ajouterions aujourd'hui, de l'hystérie.—Forcez un peu votre mémoire, nommez une maladie, la première qui vous viendra à l'esprit... l'hémorrhagie, dites-vous ?—Il la guérit. Il ne ressuscite personne, il est vrai,—entre parenthèses, inférieur en cela à l'illustre Sganarelle du *Médecin malgré lui*—il ne rend pas la vie aux hommes ; mais il les conduit nécessairement jusqu'à la décrépitude,—et ce n'est que par hasard que son père et son grand père sont morts fort jeunes... »

Le singe des fables connaît à fond toutes les roueries du métier ; il est *bavard* et *vaniteux*, comme les gens d'un demi-savoir. A la moindre question qu'on lui pose, il a six réponses toutes prêtes ; il vante ses parents, ses amis, son influence : en voulez-vous la preuve ? Lisez la fable : *Le dauphin et le singe*, où celui-ci prend le Pirée pour un homme !

Le singe est un farceur de bas étage, qui affiche à la foire ou à la place du marché. Écoutons son boniment ; il n'a pas varié, cent fois nous l'avons entendu sur les tréteaux :

Votre serviteur Gille,
 Cousin et gendre de Bertrand,
 Singe du roi en son vivant,
 Arrive... exprès pour vous parler ;
 Car il parle, on l'entend ; il sait danser, baller,
 Faire des tours de toute sorte,
 Passer un des cerceaux ; et le tout pour six blancs ;
 Non, messieurs, pour un sou ; si vous n'êtes pas contents,
 Nous rendrons à chacun son argent à la porte.

Trompés par son talent de jongleur, les animaux lui décernent un jour la couronne ; il ne la gardera pas longtemps, le renard l'en dépouille habilement avec sa duplicité ordinaire.

Il dit au roi : " Sire, je sais une cache
 Et ne crois pas que d'autre que moi la sache.
 Il s'y trouve un trésor, qui, par droit de royauté
 Appartient, sire, à votre majesté".
 Le singe y court, pour n'être pas trompé,
 Or, c'était un piège : il y fut attrapé.
 Le renard dit, les autres tombant d'accord : ;
 " Pétendrais-tu nous gouverner encor,
 Ne sachant pas te conduire toi-même ?
 A peu de gens convient le diadème."

(A suivre.)

A corriger.—Nous avons écrit : *nues jambes* (p. 235, ligne 12). L'on dit : Aller pieds *nus*, jambes *nues* ;—mais il faut dire : Aller *nu*-pieds, *nu*-jambes. Cette dernière façon de parler est apparemment imitée du latin : *nudus pedes*, où l'adj. se rapporte à la personne, et où la partie du corps est à l'accusatif. Mais, en latin, cet adj. s'accorde, tandis qu'en français il reste invariable et est suivi d'un trait d'union.

N. B.—La Revue ne paraîtra ni en juillet ni en août.